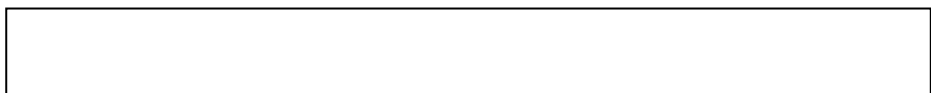


La Mennais Études

ARTISANS PASSIONNÉS DE LA MISÉRICORDE

Frère Josu Olabarrieta
Avril 2016 n° 5

Frères de l'Instruction Chrétienne de Ploërmel
Via Divina Provvidenza 44, ROMA (Italie)



SOYEZ MISÉRICORDIEUX

“Soyez miséricordieux,
afin d'obtenir pour vous-même miséricorde”.

(Jean-Marie de la Mennais au Fr. Henri-Marie,
2 novembre 1851)

Il est impossible de nous soustraire au courant qui parcourt, cette année, la vie de l’Eglise, ce torrent circulaire qui irrigue les vaisseaux et dynamise le cœur de toutes les communautés ecclésiales. Nous sommes dans l’Année Jubilaire de la Miséricorde. Ces réflexions pourraient apparaître comme notre contribution institutionnelle à l’appel du Pape François : on pourrait penser que c’est une réponse à sa demande de réflexion, de sortie, en vue d’une recherche compatissante, et, finalement, que c’est une œuvre de miséricorde parmi d’autres. On pourrait alors déjà dire, selon le mot de la Genèse : “... et Dieu vit que cela était bon”.

Mais il y a plus.

Ce cahier poursuit la collection de **La Mennais Études** consacrées à la spiritualité mennaisienne. Or selon la pensée profonde de Jean-Marie : la conception même de Dieu, les sources où la mission doit s’abreuver, l’aliment qui doit nourrir la vie communautaire, c’est la Miséricorde, c'est-à-dire l’amour chaleureux et inconditionnel d’un Père-Mère qui ne peut qu’aimer, se répandre en amour et tendresse.

On en trouvera esquissées les idées fondamentales dans le premier numéro de la collection, intitulé “Reçus de Dieu”. Certaines y figurent explicitement : “Sa conception de Dieu atteint des sommets surprenants d’audace. Dans ce passage, par exemple, où, à partir du psaume 99, il va jusqu’à affirmer que le désir essentiel de Dieu est de dévoiler sa miséricorde. Il se sent aimé de Dieu comme source d’amour, parce que Dieu n’a vocation qu’à aimer.... Jean-Marie est habité par une conviction

fondamentale : « Après tout, qu'importe ce qui arrivera ? Les hommes ne sont que d'aveugles instruments des desseins de Dieu, desseins toujours pleins de *miséricorde* et de bonté sur ses élus : omnia propter electos (*Il fait tout pour ceux qu'il a choisis*) ». ¹

Bien sûr, Jean-Marie est tributaire d'une théologie et d'une pratique pastorale qui, en son temps, se caractérisaient par le rigorisme et la crainte. À cette époque, Dieu était présenté avec les traits froids d'une marâtre de contes pour enfants ou avec la mine renfrognée d'un gendarme ayant pris quelqu'un à "griller" un feu rouge, plutôt qu'avec le profil d'une tendre mère.

Si nous lisons l'une ou l'autre des "missions" de Jean-Marie dans les paroisses de Bretagne, les couleurs vives et menaçantes des peines de l'enfer ne manqueront pas de surgir, assaisonnées de propos sévères. C'est la taxe à payer à la douane de la culture de ce temps-là et la rhétorique convenue des sermons et des missions populaires d'alors... Toutefois, il faut ajouter que, dans les invitations au sacrement de la réconciliation, on s'étend largement à peindre l'amour débordant de Dieu le Père.

En pratiquant une approche purifiée de préjugés, une approche au quotidien des recoins du cœur de Jean-Marie, il conçoit l'exercice de sa mission comme un ministère de tendresse naissant d'un cœur altéré par la vision des besoins d'autrui. Nous trouvons la miséricorde au centre de toute sa pensée et son action. La miséricorde n'est pas en marge, mais constitue bien le noyau de sa spiritualité.

À l'instar des grandes œuvres musicales où l'"ouverture" est un morceau initial bref où sont succinctement introduits les thèmes principaux de l'œuvre, nous voulons présenter ici les principales lignes du thème pour éveiller l'appétit qui devra nous amener à en faire la chair et le sang de notre vie.

La miséricorde constitue la définition la plus vraie de Dieu. Si, dans l'Ancien Testament, d'après la tradition de l'époque, il s'est défini comme « *Je suis qui je suis* » ou mieux : « *Je suis celui qui est... avec vous, le compagnon de votre existence et de vos chemins.* » Et si, dans le Nouveau Testament, il nous dit "*Votre Père est miséricordieux*", on peut dire que la

¹ "*Se recevoir de Dieu*", La Mennais Études n° 1, p. 5.

compassion est essentielle en Dieu, qu'elle le caractérise : la Miséricorde est Dieu ou Dieu est Miséricorde.

Du fait de cette miséricorde, Dieu se reconnaît déconcerté : «Ephraïm est mon fils chéri, mon enfant, mon enchantement... Chaque fois que je le reprends, je me souviens de lui, mes entrailles sont bouleversées, et je cède à la compassion, oracle du Seigneur» (Jr 31, 20). «Comment pourrais-je t'abandonner, Ephraïm, te livrer, Israël ? Mon cœur en moi est bouleversé, toutes mes entrailles frémissent... Je ne donnerai pas cours à l'ardeur de ma colère (...) car je suis Dieu et non un homme, le Saint au milieu de toi et non un ennemi devastateur» (Os 11, 8-9). Il ne peut cesser de se sentir éperdument amoureux de ses créatures.

Il n'y a pas de logique dans cette démesure d'amour et de tendresse. « Je les guérirai de leur infidélité, je les aimerai *sans qu'ils le méritent* » (Os 14, 5). C'est là, dans cet océan profond, que nous pouvons nous immerger telle une éponge sèche qui se trouve imbibée par tous ses pores ; c'est dans cette terre humectée que nous pouvons plonger nos racines et fleurir tout en poussant nos branches ; c'est dans cette prairie sans clôture que nous sommes invités à courir comme un poulain malhabile ; c'est dans cet utérus maternel qu'il nous est possible d'être accueillis et recréés en femmes et hommes nouveaux.

« Soyez en paix, non parce que vous êtes bonne, mais parce que Dieu est bon, parce qu'il est Père »²

Nous ne saurons rien de Dieu tant que nous n'oserons pas croire que nous sommes aimés sans le mériter, ou plutôt que oui, nous le méritons, parce que c'est justement son amour qui, en nous enveloppant, fait de nous des êtres bons et de valeur, des êtres dignes d'être aimés.

« Quelle promesse ! Ce repos de l'esprit de Dieu sur une âme est ineffable... Une âme bien-aimée de l'Esprit de Dieu. »³

Ce n'est qu'une idole ce dieu à l'affût, la balance à la main pour peser nos actions. Nous pouvons nous confondre comme Israël s'est confondu ; mais si un jour nous nous sentons enveloppés d'un pardon qui efface jusqu'au souvenir de nos fautes, et nous rend l'innocence perdue ; si nous sentons que nos blessures les plus profondes commencent à se guérir et

² À Mlle Jallobert, reproduit dans le Mémorial, 126.

³ Mémorial 70.

si nous respirons dans un espace ouvert ; si brusquement nous nous trouvons hors de la fosse où nous étions tombés une fois de plus et hors de la conviction fatale qu'il n'y a plus rien à faire ; si celui qui fait cela avec nous, au lieu de nous reprocher nos manques, « nous couronne de grâce et de tendresse » (Ps 103, 4), alors nous faisons l'expérience du Dieu d'Israël, l'expérience même que Jésus de Nazareth a faite.

« (Votre confiance) ne doit pas être fondée sur vos propres mérites, sur votre capacité et vos lumières naturelles ; mais (sur) Dieu même qui se plaît à employer les instruments les plus vils et les plus faibles. »⁴

Nous reconnaissons que c'est Lui, parce que l'expérience de son amour se fera circulaire ; parce que, lorsque nous nous saurons acceptés et aimés, émanera de nous la même acceptation, le même accueil envers les autres. Celui qui a fait l'expérience dans l'étonnement que l'amour lui est donné sans qu'il le mérite, n'aura pas besoin non plus que l'autre soit merveilleux pour l'aimer. Celui qui se sait re-fait et re-né, parce qu'il a reçu la confiance, se mettra en devoir de faire participer les autres de ce qui lui a été donné en cadeau.

« Mon Dieu, daignez exaucer mon ardente prière. Je vous parle pour des enfants que vous m'avez vous-même donnés ; vous savez combien ils me sont chers. »⁵

C'est possible, alors nous cesserons de croire que c'est nous qui faisons que Dieu s'intéresse aux autres, que c'est nous qui réussissons à éveiller son amour. Parce que c'est Dieu qui nous atteint par sa compassion ; c'est Lui qui nous adresse à chaque instant la question qui remue notre froideur et notre indifférence : « Où est ton frère ? » (Gn 4, 9).

Prier, c'est s'exposer à cette demande, c'est accepter d'être contaminés par cette sollicitude et cet engagement de Dieu avec sa création. Entrer en communion avec le Dieu vivant qui nous fait "sortir de la prière" avec une sensibilité nouvelle envers les autres, plus vulnérables et solidaires, plus capables de comprendre et de déculpabiliser, plus disposés à créer des liens et à tisser des proximités, plus poussés vers les bas lieux de notre histoire.

⁴ Au F. Ambroise le Haiget, Paris, le 14 décembre 1823.

⁵ S II 671.

C'est le temps de faire silence pour entendre la voix de Celui qui est l'unique capable de nous parler au cœur et de faire avec nous une Alliance nouvelle. Sans mérite de notre part.⁶

Note pour la lecture de ce cahier :

1. Le thème de la miséricorde est un thème qui a été et est toujours profondément travaillé selon divers points de vue et différentes finalités pastorales. Ce cahier répond à l'objectif fondamental qui donne corps à toute la collection des cahiers *La Mennais Études* d'être instrument d'approfondissement et d'actualisation de la spiritualité mennaisienne. Mais étant donné le contenu de ce numéro, le schéma de chaque partie subira un traitement spécial:

- Un texte biblique qui marquera le sens de la miséricorde
- Une référence explicite au Pape François, dans sa lettre d'indiction de l'Année de la Miséricorde "*Misericordiae Vultus*".
- Un itinéraire spirituel pour aujourd'hui pour découvrir des coïncidences et des chemins propres à la pratique de Jean-Marie de La Mennais et à ses écrits.

2. Toujours, comme dans les numéros antérieurs, apparaîtront des témoignages de Frères et de Laïcs provenant de différents milieux qui pourront nous poser question ou stimuler notre marche. Cette fois-ci nous commençons un chemin d'espérance : il y aura aussi des témoignages frais, vivants, de jeunes, de très jeunes élèves qui ont réfléchi sur le thème et qui nous livrent leurs certitudes ou leurs interrogations, leurs désirs ou leurs déceptions, avec pour seul but de mobiliser notre foi et notre espérance. Ce type de témoignages sera accompagné d'une explication.

.....

Revenir à la miséricorde c'est reprendre le poids d'une valeur sans laquelle la trajectoire de la personne ne serait pas humaine. Avant tout, la miséricorde est une valeur humaine, quelque chose qui appartient au ciment de notre structure la plus élémentaire, quelque chose qui nous fait ressembler à tous. Quelque chose d'aussi simple paraît être contredit par le mal qui fait des ravages dans l'histoire.

⁶ Dolores Aleixandre, *Círculos en el agua* [Des cercles dans l'eau].

Revenir à la miséricorde est un travail humain et spirituel. C'est atteindre les racines les plus profondes. C'est descendre au sous-sol où se tiennent notre besoin de et notre aspiration à la vie. Aussi la réflexion et la prière autour de la miséricorde constituent-elles une tâche élémentaire pour la foi, étant donné que dans l'apprentissage d'une foi fondée sur la miséricorde réside pour beaucoup le succès de l'itinéraire chrétien.

D'autre part, nous le savons tous, c'est là que réside l'un des noyaux les plus importants, sans doute le plus important, de l'Évangile. Apprendre et vivre la miséricorde c'est se rendre capable d'assumer l'Évangile, vu que, sans elle, vivre l'utopie de Jésus, utopie de miséricorde, devient impossible. Dans un travail spirituel autour de la miséricorde, nous nous situons au noyau dur de l'Évangile. La Parole de Dieu (et aussi, dans notre cas, celle de Jean-Marie) sera notre guide principal.

Le Pape François a décidé de faire de cette année, chose inusitée, une "année sainte de la miséricorde", année extraordinaire pour évoluer dans ce mystère. Nous considérerons aussi quelques aspects du document *Misericordiae Vultus* (Le visage de la miséricorde). Apprendre auprès de celui qui apprécie cette valeur peut nous être très utile. Il est dit au n° 3 : "Il y a des moments où d'une manière beaucoup plus intensive nous sommes appelés à tenir le regard fixé sur la miséricorde pour pouvoir être nous-mêmes un signe efficace de l'œuvre du Père." Peut-être sera-ce l'un de ces 'moments' où profiter de la possibilité de nous approcher avec calme de cette valeur évangélique et humaine. Pourquoi manquerions-nous l'occasion ? En appliquant les composantes de la Parole et des bonnes paroles à notre cheminement humain et chrétien nous découvrirons de nouvelles perspectives sur le mystère de la miséricorde. Une nouvelle possibilité, une nouvelle opportunité qui peut enrichir notre vie.

1- PARTOUT ET TOUJOURS LA MISERICORDE

a) Avec la Parole comme guide

« Alors, le Seigneur Dieu dépêcha une plante qui grandit au-dessus de Jonas de sorte qu'il y avait de l'ombre sur sa tête pour le tirer de sa mauvaise passe. Cette plante causa une grande joie à Jonas. Le lendemain, à l'aurore, Dieu dépêcha un ver qui attaqua la plante ; elle creva. Puis, quand le soleil se mit à briller, Dieu dépêcha un vent d'est cinglant, et le soleil tapa sur la tête de Jonas... Prêt à s'évanouir, Jonas demandait à mourir ; il disait : « Mieux vaut pour moi mourir que vivre. »

Alors Dieu lui dit :

- « As-tu raison de te fâcher à cause de cette plante ? »

Jonas lui répondit :

- « Oui, j'ai raison de me fâcher à mort. »

Le Seigneur lui dit :

- « Toi, tu as pitié de cette plante pour laquelle tu n'as pas peiné et que tu n'as pas fait croître ; fille d'une nuit, elle a disparu âgée d'une nuit. Et moi, je n'aurais pas pitié de Ninive la grande ville où il y a plus de cent vingt mille êtres humains qui ne savent distinguer leur droite de leur gauche, et des bêtes sans nombre ! » (Jonas 4, 6-11)

Il s'agit d'un passage de l'Ancien Testament tiré du livre du 'prophète' Jonas. C'est un livre datant de l'époque d'après l'exil. Aucun doute qu'il s'agit d'une fiction dont la vérité ne réside pas dans les faits racontés, mais dans le message délivré.

C'est une narration pittoresque qui nous raconte qu'un certain Jonas, prophète de profession, avait déployé tous ses efforts pour échapper à Dieu qui voulait l'envoyer annoncer le salut à Ninive. Cette ville était restée, dans la conscience d'Israël, un symbole de l'impérialisme, de

l'agressivité la plus cruelle à l'égard du peuple de Dieu. Jonas, en bon Israélite, détestait les Ninivites, engeance païenne, et était hostile à une collaboration avec Dieu qui voulait qu'ils se convertissent. À tel point qu'au lieu de prendre la direction de Ninive, il s'était embarqué dans une direction opposée, celle menant à Tarsis. Mais c'était sans compter, de la part de Jonas, avec l'entêtement amoureux de Dieu.

C'est donc un livre qui nous parle de "résistance" face à Dieu, d'intolérance par rapport à l'amour miséricordieux de Dieu prêt à pardonner aux Ninivites s'ils se repentent, et à renoncer au châtiment et à la vengeance à leur égard. Aussi Jonas reconnaîtra-t-il que le véritable motif de sa fuite n'était pas sa mission à Ninive, mais bien l'amour de Dieu :

« Hélas, Seigneur, c'est bien ce que je me disais lorsque j'étais dans mon pays. Voilà pourquoi je me suis hâté de fuir à Tarsis ; parce que je sais que tu es un Dieu compatissant et clément, patient et miséricordieux, qui te repens des menaces... » (Jn 4, 1).

La miséricorde de Dieu à l'égard de tous et de tout : Il faut sourire de la tendresse, de la sensibilité et de la sympathie avec lesquelles il présente les animaux. Lorsque l'on annonce un jeûne de conversion, l'édit précise : « Hommes et animaux, vaches et brebis ne prendront aucune nourriture, ne mangeront ni ne boiront ; qu'hommes et animaux se couvrent de cendre ». Et la question finale exprime fortement une tendre affection : « et je ne devrais pas avoir pitié ... de tant d'animaux ? » (Jn 4, 6-11)

b) Parole du Pape François

“La miséricorde, c'est la loi fondamentale qui habite le cœur de chacun lorsqu'il jette un regard sincère sur le frère qu'il rencontre sur le chemin de la vie.” (Misericordiae Vultus n° 2)

La miséricorde est une loi fondamentale et partant universelle. Elle a sa résidence dans toute la réalité, aussi cruelle que celle-ci se manifeste parfois. Habitant le cœur, elle requiert, si l'on veut qu'elle se révèle, d'ouvrir la voie du cœur. Il n'est pas suffisant d'en appeler à des principes ou à des normes morales. La manière de regarder est décisive. La miséricorde ne peut apparaître que si nous exerçons “les yeux du cœur”,

avec un regard qui jaillit du plus profond de nous-mêmes, tout chargé d'un torrent d'humanité.

c) De Jean-Marie

□ La réalité, toute la réalité, bénédiction du Dieu miséricordieux

En premier lieu, le miséricordieux est capable de voir avec plus de profondeur. Dans un premier temps, la miséricorde consiste en un regard qui reconstruit, à l'intérieur de la personne miséricordieuse, l'image morale et spirituelle de celui ou celle qui suscite en elle de la miséricorde. Avant de 's'occuper de lui' par des actes, le miséricordieux le voit d'un œil particulier : il voit le 'pas encore', au-delà du 'déjà' et du 'ce qui fut', chose que tous voient. La miséricorde, avant d'être une action éthique, est un mouvement de l'âme qui permet de voir l'autre selon le dessein original qu'il porte en lui, antérieur à l'erreur ou à la chute, et de l'aimer de manière à recréer son naturel le plus authentique. Elle permet de reconstruire à l'intérieur de l'âme l'image brisée et de recomposer la trame interrompue.

Il est impressionnant de voir comment Jean-Marie découvre chez *tous* l'empreinte initiale, originaire, celle qui découle du dessein de la parole de Dieu. On peut même savourer la passion amoureuse avec laquelle il découvre que tous sont images du Verbe et donc objets de l'amour proche, inconditionnel, maternel de Dieu.

« Les mystères que la religion nous révèle nous font pénétrer bien plus avant dans la nature de Dieu ; ils nous ouvrent en quelque sorte son cœur ; ils nous font voir toutes les richesses de sa bonté ; ils mettent sa miséricorde sous nos yeux et plus on s'enfonce dans leur profondeur, plus on y découvre de merveilles. Ah ! je plains ceux qui ne sentent pas combien il est beau de voir le Père nous adopter tous pour ses fils et étendre sur nous cet amour infini qu'il a pour son Verbe ; combien il est doux d'entendre la voix même de Dieu qui nous appelle et qui nous dit : Vous êtes mes enfants ; vous aurez le même héritage que Jésus-Christ, votre frère ».⁷

⁷ Sermons IV 1364.

Voir avec des yeux neufs que tout provient de la beauté, de la bonté, de la merveilleuse miséricorde de Dieu. Les personnes, les choses, la nature, tout sans exception sort béni des mains et du cœur du Père.

« C'est de la main du Père céleste que tout vient. »⁸

Le premier contact de Dieu avec l'être humain consiste en une bénédiction :

“Dieu vit que ce qu'il avait fait était très bon” (Gn 1), bon et précieux... Nous naissons avec ce regard sur nous, avec cette bénédiction originelle et, si nous la perdons, toute notre tâche consiste à récupérer ce regard de bénédiction sur nous et sur le monde.

Le désir originaire et élémentaire de l'enfant est que sa mère lui adresse un regard d'amour et lui sourie. Ce regard primordial qui donne à l'enfant la justification de son existence lui dit : “bienvenue sur cette terre”. Voilà ce dont nous voulons faire continuellement l'expérience : un regard de soutien et de protection, un regard sur lequel nous appuyer.

Telle est l'expérience fondamentale, originale, basique, la nôtre, celle de tous, celle de toute réalité animée et inanimée. Tout se trouve oint comme objet d'amour miséricordieux. « Je crois en Dieu le Père Tout-Puissant », disons-nous dans le Credo et à force de penser ce mystère avec notre tête, nous cessons de vibrer de passion pour la réalité qui se cache dans cette formulation : le mystère de l'explosion d'amour qu'elle suppose, et qui, parfois, en vient à se réduire en nous à une observation de l'extérieur, aseptisée, froide, sans la chaleur palpitante que ce mystère renferme. Jean-Marie expliquera bien les deux niveaux impliqués par la 'création' :

« Il y a deux mondes : l'un est l'ouvrage de la puissance de Dieu, l'autre est celui de sa grâce et de sa bonté, et l'un ne peut s'expliquer sans l'autre. Dans le premier, Dieu se montre si grand qu'il force l'admiration de ses ennemis mêmes ; dans le second il ravit le cœur de tous les hommes qui en ont un ; il montre à la reconnaissance et à l'amour, le fond même de son être : on voit, on sent toute la vérité de ce mot de l'apôtre Deus caritas est : mais c'est la foi qui donne l'intelligence pour le comprendre ; et où sont ceux qui ont de la foi ? »⁹

⁸ Mémorial 84.

⁹ Mémorial 56.

Voici un témoignage vivant d'une élève. Joyeuse, discrète, pleine de vitalité. 17 ans. Quand elle a voulu exprimer verbalement ce qu'elle ressentait, les mots lui manquaient. Elle était émue, au bord des larmes. "C'est que je n'en parle jamais à personne, c'est très intime, je n'en parle même pas à ma mère".

"Je ne crois en aucun dieu particulier. Concrètement, je n'ai aucune religion. Je ne crois pas qu'un dieu soit quelqu'un qui nous dise comment nous devons agir. Je ne crois pas non plus en un dieu qui nous châtierait pour telle ou telle action.

Je pense que le divin est à l'intérieur de chacun de nous et qu'il dépend de chacun de le mettre en lumière, en agissant au mieux selon nos possibilités et en tirant le meilleur de nous-mêmes. Je ne crois pas que se faire baptiser, par exemple, soit le premier pas pour rencontrer un dieu. Mais faire un pas en avant, pour moi, c'est considérer mon action en toute occasion, pour l'accomplir le mieux possible, et me bouger pour le bien commun.

Pour moi, le divin est dans cette demande d'espérance qui demeure en nous à l'heure où tout est perdu. Dans mon cas, par exemple, si je suis sincère et bien qu'il m'en coûte de l'admettre, il y a eu des situations où, pour une raison ou pour une autre, j'ai eu besoin de parler avec quelqu'un et je n'ai pas su avec qui le faire. Prier a été pour moi une consolation lorsque je ne savais plus à qui m'adresser. Prier pour que tout aille bien au moment de passer par des situations difficiles. Actuellement, je sens même le besoin de remercier pour tout ce que la vie nous donne de bon.

Qu'il existe ou non, je sens qu'en certaines situations, il nous aide beaucoup, le fait de parler avec lui ou de sentir qu'il est avec nous, à l'intérieur de nous. Parfois nous n'avons que cette espérance dont nous ne savons pas d'où elle vient, mais que c'est la seule chose qui nous maintient debout.

Cela n'est que le tiers de tout ce que je pourrais dire à ce sujet. Mais je suis peu bavarde et je ne parviens pas à très bien m'expliquer. Il est difficile pour moi de trouver les mots et les expressions justes."

□ Une dangereuse division :

Celle qui opère une division entre bons et mauvais. Elle est dangereuse parce que les 'bons' ne le sont pas autant qu'ils le disent, ni les 'mauvais' autant que nous le disons. La réalité est plus complexe et plus équivoque. Aussi convient-il d'abandonner cette manie de cataloguer, ce qui ne signifie pas dévaloriser la bonté ni banaliser la méchanceté, mais envisager une autre perspective de compréhension de la réalité.

Jésus évalue sur la base de la dignité de chaque personne, non sur la base de la moralité. Cela lui permet d'être miséricordieux même envers celui qui, moralement, pose question (la pécheresse de Lc 7, l'adultère de Lc 8, Matthieu de Lc 5). Si nous ne voulons pas rester bloqués au sujet de la miséricorde, il nous faudra abandonner cette classification et ne pas nous départir de l'indélébile dignité dont se trouve dotée toute personne, toute créature. La miséricorde est en rapport avec la dignité. Et personne ne se trouve dépourvu de la dignité inaliénable d'être fils de Dieu.

Comme Jonas, nous courons, à l'occasion, le risque de vouloir éliminer la tendresse de Dieu pour certaines catégories d'humains, de ne pas supporter l'idée qu'ils puissent être ses fils, et cela parce que nous les considérons comme nos ennemis. Comme le fils aîné de la parabole de Lc 15, nous pouvons observer scrupuleusement les ordres du Père, mais nous tenir loin de son cœur, du tourbillon de sa tendresse.

Jean-Marie avait écrit dans son cahier de notes devenu le Mémorial une consigne qu'il transmettra ensuite dans des lettres et des sermons aux Frères. Elle fait référence à l'attitude de compassion lorsqu'on se situe face aux faiblesses et aux 'mauvais' comportements d'autrui :

« On ne saurait prendre trop de précautions pour ne pas achever de rompre le roseau déjà cassé, pour ne pas éteindre la mèche qui fume encore. »¹⁰

Dans sa pratique de direction des Frères, le Père de La Mennais va insister de manière permanente sur le soin requis à l'égard des membres les plus faibles, les plus fragiles, les plus en difficulté. Incliner toujours à l'indulgence et écarter les préjugés.

¹⁰ Mémorial 18.

« Enfin, l'esprit de la congrégation doit être un esprit de charité et d'union ; il arrivera, n'en doutons pas, que parmi nous il y en aura, et moi le premier, qui auront besoin d'indulgence. Eh bien ! nous porterons en esprit de charité le fardeau les uns des autres, alter alterius onera, etc. ... Loin, comme il arrive trop souvent, de nous irriter des défauts de nos confrères, nous songerons à nous humilier des nôtres, et nous aurons, si je puis m'exprimer ainsi, pour nos infirmes spirituels, les soins les plus attentifs et les plus tendres. »¹¹

« Quand je parle de la charité, je n'entends pas seulement l'amour de Dieu et du prochain en général ; j'entends qu'il faut que nous soyons tellement unis, et qu'il règne entre nous un concert si parfait qu'on puisse en vérité nous appliquer dans toute son étendue ce mot de saint Paul: cor unum et anima una. J'entends que chacun tolère les infirmités de ses frères, qu'elles soient dans le corps ou qu'elles soient dans l'esprit, avec une patience que rien n'altère : infirmitates sive corporum sive animarum patientissime tolerant (qu'ils supportent avec beaucoup de patience aussi bien les infirmités du corps que celles de l'âme). »¹²

Dans sa vie, il a éprouvé l'aveuglement des 'bons', le jugement des 'sensés', la rancœur des 'bien intentionnés'... qui ne connaissent pas le cœur de Dieu, malgré leur âpre défense de l'orthodoxie. Il leur manque de savoir que « la miséricorde se moque du jugement ». Il est particulièrement douloureux de voir comment son frère (et lui aussi, en partie¹³) est considéré comme mauvais, marginalisé, ne méritant aucune forme d'indulgence.

« Vendredi dernier j'écrivis à ce pauvre Féli quelques lignes pleines de douleur et d'amitié ; il ne m'a pas encore répondu, et peut-être ne me répondra-t-il pas, parce qu'il sait que je dois aller le voir mercredi de la semaine prochaine. J'ignore donc ses

¹¹ Sermons VIII 2404.

¹² Sermons VIII 2533-34.

¹³ Son vieil ami Bruté, le plus intime de ses amis, évêque titulaire de Vincennes aux États-Unis, visite la Bretagne. Il va plusieurs fois à La Chesnaie pour "convertir" Féli, mais en vain. À l'occasion de l'impression de la Règle des Frères, il écrit à Jean-Marie : " Le nom de La Mennais ne devrait pas paraître, car il réveille actuellement un sentiment involontaire de répulsion en tout cœur catholique et chrétien."

dispositions : mais je prie le bon Dieu de toute mon âme de lui tendre la main de sa miséricorde, cette main si douce qui arracha St. Pierre aux flots, et qui bénit la pauvre pécheresse repentante à ses pieds : il n'a d'autre parti à prendre, comme vous le dites, que de se soumettre avec la docilité et la simplicité d'un petit enfant : agir autrement, ce serait se jeter dans un abîme. Une lettre de vous, dans cette pénible circonstance, produira, je l'espère, un effet heureux : ah, versez, versez du baume sur ses plaies : trop de gens, pour des motifs divers, y répandront avec abondance le vinaigre et le sel, sans y mêler une goutte d'huile ! »¹⁴

Nous ne comprendrons jamais rien de la miséricorde si nous perdons la foi en la bonté première de tous et de tout. Pour éviter cela, nous devons pratiquer continuellement une lecture du réel selon la bonté de fond, étant donné que les certitudes s'acquièrent au bout de beaucoup d'entraînement. Il ne faut pas s'écraser contre le mur des apparences : les apparences, non seulement trompent, mais nous déstabilisent et nous font abandonner, pleins d'amertume, la voie de la bonté et de la miséricorde. La parole, la proximité, le regard de bonté, la piété, le fait de se mettre à la place de l'autre, de toucher sa réalité, seront peut-être des voies pour parvenir à sauter avec agilité un tel mur.

Lorsque la miséricorde est voilée, il faut déchirer les voiles des stéréotypes, des étiquettes, des préjugés, et parvenir à la vérité fondamentale, à l'identité essentielle: tout est béni, tout est aimé, tout est touché par la bonté de Dieu qui établit et réhabilite tout. Rien n'est perdu, tout peut être aimé, parce que tout est traversé par la dignité que lui conféra ce regard qui "*vit que c'était bon*". Reste valable l'engagement de ne pas céder au torrent de la méchanceté qui nous étouffe parfois, pour que puisse surgir le petit filet rafraîchissant de la miséricorde.

¹⁴ À Mlle de Lucinière, le 24 juillet 1834.

2. LA MISERICORDE QUI COUVRE LA FAIBLESSE HUMAINE

a) Avec la Parole comme guide

« L'homme appela sa femme Ève – c'est-à-dire La Vivante – car c'est elle qui a été la mère de tout vivant. Le Seigneur Dieu fit pour Adam et sa femme des tuniques de peau dont il les revêtit. Le Seigneur Dieu dit : « Voici que l'homme est devenu comme l'un de nous par la connaissance du bien et du mal. Maintenant, qu'il ne tende pas la main pour cueillir aussi de l'arbre de vie, en manger et vivre pour toujours !

Le Seigneur Dieu l'expulsa du jardin d'Eden pour cultiver le sol d'où il avait été pris. Ayant chassé l'homme, il posta les chérubins à l'orient du jardin d'Eden avec la flamme de l'épée fulgurante pour garder le chemin de l'arbre de vie.» (Gn 3, 20-24).

Il s'agit d'un texte de la source sacerdotale, « P », née des cercles ecclésiastiques et dont le principal objectif est de manifester qu'aspérer au pouvoir, au pouvoir absolu, est le plus grand des désastres pour l'être humain et pour la création. Le thème de l'"arbre de vie" est fondamentalement celui du pouvoir.

Mais dans le texte apparaît une image, une métaphore, qui rappelle beaucoup plus la source yahviste, « J », chargée d'anthropomorphismes, de proximité et d'humanité : cette peinture d'un Dieu-couturier qui coud avec amour des peaux pour Adam et Ève qui, étant nus, pourraient prendre froid. Et il les en revêt, comme le fait une mère pour ses enfants encore petits. Nous avons là le profil du Dieu de miséricorde : il coud, il fait une faveur à celui qui n'a pas compris le sens de la relation, à celui qui n'a pas été formé à la relation humaine la plus élémentaire. Il ne le laisse pas dans son égarement, dans sa ruine, mais il continue de l'aimer et lui fait l'honneur de lui coudre un vêtement. Il coud avec amour et dans les larmes : avec amour parce qu'il aime, dans les larmes parce qu'il coud pour qui a pris un autre chemin. Mais il coud.

Une miséricorde qui va plus loin que tout mal, disposée à être présente malgré toute déviance, sans rien demander, sans se plaindre, sans revendiquer des droits ou des dettes.

Une miséricorde qui couvre la faiblesse humaine, qui habille la nudité de sa vulnérabilité, qui l'enveloppe de la chaleur de son attention.

b) Parole du Pape François

« Patient et miséricordieux, tel est le binôme qui apparaît fréquemment dans l'Ancien Testament pour révéler la nature de l'être divin. Son être miséricordieux se constate concrètement dans bien des actions de l'histoire du salut, où sa bonté prévaut sur le châtiment et la destruction. » (Misericordiae Vultus n° 6)

Celui qui est miséricordieux trouve une autre forme de miséricorde, forme vraiment courageuse et sublime, c'est celle qu'il exerce envers lui-même. Celui qui est capable, par gratuité et par vertu, de pratiquer la miséricorde envers les autres, découvre un jour en lui-même le don d'un regard particulier. Ce regard lui permet de voir des dimensions de sa propre vie qui ne lui plaisent pas et le font souffrir. Ce jour-là, ses entrailles commencent à s'émouvoir dans la rencontre brutale avec la personne qu'il ne voulait pas voir en face, et qu'il est pourtant, avec ses rendez-vous manqués, ses carrefours équivoques, son histoire qu'il ne voulait pas écrire et que pourtant il a écrite.

c) De Jean-Marie

□ La miséricorde qui embrasse notre vulnérabilité :

Il est peut-être significatif que dans le cahier du Mémorial, cahier de notes personnelles que Jean-Marie remplissait au fil des jours, la première pensée écrite en date du 1er avril 1809 soit :

« Ayez pitié de vous-même et Dieu aura pitié de vous. Dites : Je suis coupable, et il dira: Viens, mon fils que je te pardonne; mon pauvre enfant, viens à ton Père, son cœur s'ouvrira pour te recevoir; oh! que tu seras bien dans le sein de ton Père! »¹⁵

¹⁵ Mémorial 1.

Un appel vigoureux à vivre la fragilité comme grâce. Sois miséricordieux envers toi-même et Dieu sera miséricordieux envers toi. Aime-toi toi-même pour pouvoir t'ouvrir spontanément à l'amour de Dieu envers toi. La miséricorde, en effet, a pour première tâche de se laisser entourer d'une tendresse maternelle qui va toujours au-delà de la vulnérabilité dans laquelle nous naissons et qui nous accompagne toujours.

Tout être humain, comme Jésus, se reçoit d'un regard de bénédiction. Tout le temps passé à Nazareth consista à accueillir ce regard penché sur sa vie belle et précieuse.

Il me faut également faire l'expérience de ce regard sur ma propre vie, ce regard qui me considère comme bon et précieux, qui se réjouit de mon existence, qui m'offre l'espace dont j'ai besoin pour croître et vivre dans l'amour. Mais dans la vie nous sommes aussi traversés par un autre type de regards : regards de méfiance, de manque d'espérance. Et du fait de notre propre condition, nous jetons les yeux sur ce qui nous manque, sur nos limites, sur nos blessures... Face à ces regards qui nous découragent, la miséricorde de Dieu renforce son regard qui nous fait du bien, qui nous accueille, qui nous fait être, qui invite à la confiance. Au lieu de souligner la limite, il nous amène à nous rendre compte du don reçu.

« Se confier dans la miséricorde est une raison d'obtenir miséricorde. Miseretur Deus excipientis doctrinam miserationis. Dieu est si bon, qu'il daigne nous savoir gré de ce que nous nous reposons sur son infinie bonté: il aime à nous voir dormir sur son sein : notre paix est sa gloire. Cette pensée est bien consolante et le cœur chrétien qui la médite en est ravi. »¹⁶

Nous devons accepter peu à peu avec joie et reconnaissance que dans la relation à Dieu tout soit don gratuit qui ne se mérite pas, mais s'accueille ; que la miséricorde de Dieu rétablisse la bénédiction de son premier regard. C'est ainsi que nous pouvons sentir – comme Jésus lui-même l'a senti – ce regard de bénédiction posé sur notre vie, comme une eau douce qui humecte notre terre, qui révèle en nous le meilleur.

¹⁶ Mémorial 13.

« Que lui avons-nous fait pour qu'il nous aimât ainsi? qu'y a-t-il en nous qui mérite d'attirer ses regards et sa miséricorde? Rien, ma fille, mais il nous voit tout couverts du Sang de son Fils, et c'est Jésus-Christ qu'il aime dans les pauvres pécheurs qui se présentent à lui comme ses membres et ne faisant plus qu'un, en quelque sorte, avec celui en qui il a mis ses éternelles complaisances. »¹⁷

La fragilité fait partie de l'être humain. En peu de mots, simplement et fortement, l'écrivain uruguayen Eduardo Galeano a décrit la réalité des limites de la vie de l'humain.

« Oriol Valls, qui s'occupe des nouveaux nés dans une maternité de Barcelone, dit que le premier geste humain est l'embrassade.

Une fois venus au monde, au commencement de leurs jours, les bébés agitent leurs mains, comme s'ils cherchaient quelqu'un.

D'autres médecins, qui s'occupent de personnes âgées, disent que les anciens à la fin de leurs jours, meurent en voulant élever les bras.

Et il en est ainsi, malgré tous les détours que nous donnons à la chose et tous les mots par lesquels nous la désignons.

Bref, tout se réduit à ceci :

entre deux agitations, sans plus de commentaire, se déroule le voyage. »

Outre cette fragilité et cette faiblesse radicale de la finitude humaine, nous pouvons dresser une longue liste de bien d'autres limitations, en plus des limitations physiques : notre difficulté à nous laisser aimer ou à aimer gratuitement, ou à prendre conscience jusqu'à quel point la vanité, la soif de notoriété ou la rivalité tiennent les rênes de nos vies ou contaminent la motivation profonde de nos plus nobles causes.

Nous pouvons aussi suivre la piste de notre égoïsme et des manifestations d'égoïsme, de notre désir insatiable de nous mettre toujours au centre, de la peur d'affronter les conflits de la vie quotidienne

¹⁷ À Mlle Amable Chenu, le 12 Juillet 1816.

ou du besoin de retomber sur nos pieds, et de la recherche désespérée de l'approbation des autres. Ou bien, au contraire, nous pouvons avoir constamment besoin d'un ennemi, de ne jamais nous entendre avec personne, de nous sentir différent du reste des humains, de refuser tout engagement et de tout critiquer avec un air de supériorité.

Je peux aussi me fier à mes réactions agressives et disproportionnées ou à cette attitude exaspérante vis-à-vis d'autrui que je continue à renouveler. Je peux considérer ma timidité ou mes relations sociales impulsives ; mon perfectionnisme ou mon conformisme ; mon anxiété et mon hyperactivité ou mon incapacité à agir. Je peux me souvenir des moments d'angoisse, de peur, de mal être, de mauvaise humeur ou de colère sans motif apparent qui me rendent malheureux sans que je sache comment y remédier. Je peux penser à ma tendance à parler mal des autres en leur absence ou prendre conscience de ces situations où j'ai fait du tort aux autres ou bien où j'ai été injuste envers les personnes que j'aime le plus.

Mais alors il nous faudra nous rappeler fortement la merveilleuse question des psaumes 8 et 144, «Qu'est-ce que l'humain pour que tu penses à lui, pour que tu te fies à lui ? » Nous avons besoin de laisser l'Évangile et les autres nous faire recouvrer la vue, nous réveiller et nous faire devenir des hommes aux yeux grands ouverts, qui regardent la vie dans sa profondeur et sa vulnérabilité, mais aussi dans ses possibilités infinies. Notre petitesse est embrassée par Quelqu'un, par un Amour grand en miséricorde.

« Parce que vous êtes faible, croyez-vous qu'il vous laissera là? Parce que vous êtes pauvre, croyez-vous qu'il refusera de vous accorder sa grâce dont il sait que vous avez si grand besoin? Non, non, il se donnera lui-même à vous avec toutes ses richesses, il se réjouira de pouvoir répandre sur vous toutes ses miséricordes. Attendez de lui pardon, indulgence, amour, si vous n'attendez de vous que misère et péché. »¹⁸

Jean-Marie a perçu, comme peu de personnes, sa propre faiblesse. Surtout dans sa jeunesse, sa fragilité physique et morale l'amènent à confier son état à son ami le plus intime :

¹⁸ Mémorial 7-8.

« Mon cher Bruté, priez pour moi avec une ardeur nouvelle. Si vous saviez combien je suis pauvre, combien je suis faible, vous auriez pitié de ce frère Jean qui a reçu tant de grâces et qui en profite si mal ! N'est-il pas affreux que toutes les passions soient encore vivantes au fond de ce cœur dans lequel Jésus-Christ descend tous les jours ? Priez pour moi. »¹⁹

Mais en même temps, il va reconnaître que cette fragilité est grâce, qu'elle rend capable d'expérimenter frontalement la miséricorde radicale de Dieu.

« (Dieu) aime que l'on se jette les yeux fermés dans sa miséricorde comme dans un abîme. »²⁰

Le témoignage qui suit ne découle pas directement de la réflexion de ce cahier. Mais il lui est très approprié. Il s'agit d'un texte de Christian Chessel, Père Blanc, assassiné le 27 décembre 1994 à Tizi-Ouzou, aux funérailles duquel avait assisté le Père Christian de Chergé, de la communauté trappiste de Tibhirine.

« Dans ma faiblesse, je prends ma force »

« La faiblesse » a mauvaise presse dans notre monde où la force et la santé physique, psychologique, intellectuelle sont synonymes d'épanouissement et de réussite sociale.

Et pourtant, Saint Paul, dans ses lettres, n'utilise pas moins de 33 fois le mot « faiblesse »...

Accepter notre impuissance et notre pauvreté radicale est une invitation, un appel pressant à créer avec les autres des relations de non-puissance ; reconnaissant ma faiblesse, je peux accepter celle des autres et y voir un appel à la porter, à la faire mienne, à l'imitation du Christ...

Une telle attitude nous transforme pour la Mission. Elle nous invite à renoncer à toute prétention dans la rencontre de l'autre, si faible soit-il, et à aller à lui sans avoir peur de ses faiblesses physiques, morales ou spirituelles.

¹⁹ À M. Bruté de Rémur, le 4 juillet 1807.

²⁰ Mémorial 126.

Je change mon regard sur l'autre
et je ne cherche pas à lui en imposer :
toute force autre que celle de l'Esprit est vaine.

Cette attitude nous invite
à ne pas craindre la rencontre de l'autre ou de l'événement,
si « fort » soit-il,
mais à aller à lui, dans la force de la faiblesse,
en nous appuyant sur Dieu seul.

(1 Co 2,1-5)

Cette attitude de faiblesse peut être radicalement comprise.
La faiblesse, en soi, n'est pas une vertu ;
mais elle est l'expression d'une réalité fondamentale de notre être
qui doit sans cesse être façonné par la foi, l'espérance et l'amour.

La faiblesse de l'apôtre est comme celle du Christ,
enracinée dans la force du mystère de Pâques et dans la force de
l'Esprit.

Elle n'est ni passivité ni résignation ;
elle suppose beaucoup de courage
et pousse à s'engager pour la justice et la vérité
en dénonçant l'illusoire séduction de la force et du pouvoir.

C'est à ce prix que la faiblesse choisie
devient une attitude évangélique, une attitude missionnaire.
Elle nous libère pour aimer en nous faisant « tout à tous »,
pour rejoindre surtout les plus faibles
en partageant « la faiblesse des faibles » (1 Co 9,22).

Par là, la faiblesse choisie devient l'un des plus beaux langages
pour dire la « discrète charité » de Dieu aux hommes.
Elle devient aussi une spiritualité des mains vides,
où tout, même nos faiblesses,
peut être vu comme don et grâce de Dieu.

❑ **Par la miséricorde, nous sommes forts dans la fragilité:**

Ceci a été formulé avec la plus grande force à la suite de l'expérience vécue de saint Paul qui, dans tout le chapitre 12 de la seconde lettre aux Corinthiens dresse un plaidoyer pour justifier sa présence dans la communauté de Corinthe, malgré ses faiblesses, que tous voient et que quelques-uns critiquent pour disqualifier son ministère. « Lorsque que je suis faible, c'est alors que je suis fort » (2 Cor 12, 10).

Cependant la Parole de Dieu est constante dans la présentation de cette réalité, au long de tous les écrits de l'histoire du salut.

● **Moïse** : La tradition biblique présente en premier lieu sa vie fragile et menacée : *"un bébé qui pleurait"* dans un panier de papyrus déposé parmi les joncs sur la rive du Nil, *"un petit hébreu"* (Ex 2, 3-6) condamné à mort dès sa naissance (Ex 1, 15-22). Ce sont les trois regards concordants de trois femmes sur lui qui vont le sauver : celui de sa mère qui a vu que *l'enfant était beau*, celui de sa sœur qui le regardait à distance et celui de la fille du Pharaon qui après la découverte du panier parmi les joncs, regarda à l'intérieur, *trouva un enfant pleurant, et s'émut (...)*, elle s'attendrit de miséricorde. Lorsque le garçon grandit, la fille du Pharaon l'adopta comme fils et l'appela littéralement Tiré, disant : *"Je l'ai tiré des eaux"* (Ex 2, 1-10).

Peut-être est-ce cette première expérience passive d'être "contemplé" qui fera de lui un contemplatif ; cette expérience d'être "tiré", qui fera de lui quelqu'un qui tirera le peuple de l'esclavage ; cette expérience d'être "racheté" de la mort qui en fera un leader engageant sa vie pour en sauver d'autres.

Ce ne sont pas les mérites de Moïse qui ont donné à son action un label de qualité. C'est le regard de Yahvé qui l'a refait et fortifié. C'est cette conviction qui lui a donné la hardiesse de s'affronter au Pharaon, à la solitude, à la rébellion du peuple... Le fait de se savoir miséricordieusement regardé lui permet de se regarder lui-même, sans se décourager face au peuple auquel il doit s'adresser d'une langue malhabile. Jean-Marie réclame la même expérience chez ses Frères :

« Je vois avec peine que vous êtes porté au découragement ; cela ne vaut rien. Je vous recommande expressément de faire tout ce qui dépend de vous pour ranimer votre confiance, elle ne doit pas être fondée sur vos propres mérites, sur votre capacité et vos lumières naturelles ; mais sur Dieu même, qui se plaît à employer les instruments les plus vils et les plus faibles. Soyez sûr qu'il ne vous abandonnera point, et regardez comme une tentation très dangereuse les pensées contraires. »²¹

Il recevra sa force de la parole de Celui qui lui avait dit : «Vois, je fais

²¹ Au f. Ambroise le Haiget, le 14 Décembre 1823.

de toi un dieu pour Pharaon, et Aaron, ton frère, sera ton prophète » (Dt 7, 1). Aussi s'affrontera-t-il sans crainte au pouvoir établi en disant : « Ainsi parle le Seigneur Dieu d'Israël : Laisse partir mon peuple, pour qu'il me rende un culte au désert » (Ex 5, 1). Au bord de la mer, il apaisera ainsi la peur du peuple : « N'ayez pas peur ; soyez fermes et vous verrez la victoire que le Seigneur va vous concéder aujourd'hui ; ces Egyptiens que vous voyez aujourd'hui, vous ne les reverrez jamais. Le Seigneur combattra pour vous ; quant à vous, attendez en silence » (Ex 14, 13).

Et après la victoire sur l'Égypte, il attribuera à Dieu toute la gloire : « Je chanterai le Seigneur, sublime est sa victoire, chevaux et chars, il les a engloutis dans la mer ». Il savait par expérience d'où provenait sa force : « Ma force et mon pouvoir c'est le Seigneur, il a été mon salut » (Ex 15, 1-2).

Il avait appris en qui il pouvait continuer d'espérer par delà tous les dangers. Il pouvait faire des merveilles en s'appuyant sur Quelqu'un qui accueillait sa fragilité ; il pouvait convaincre par sa parole du fait de la bénédiction reçue sur son bégaiement ; il pourrait être un libérateur, non par lui-même, mais pour être lui-même né de nouveau et avoir été libéré.

« Vous voyez que votre mission a le plus admirable succès ; n'allez pas vous attribuer cela à vous-même ; dites-vous souvent que Dieu aime à se servir des plus misérables instruments, afin qu'il soit évident à tous les yeux que lui seul est l'auteur du bien qui se fait par ses pauvres créatures. »²²

● **Le Samaritain** Dans la parabole de Luc, paradigme de la Miséricorde, est surprenant le réalisme lucide de l'auteur qui ne gomme pas les parties sombres : un assaut des bandits, un homme dépouillé, à demi mort et deux voyageurs 'notables' qui passent à côté (ce qui nous rappelle inévitablement le banditisme de notre monde, ses victimes oubliées aux frontières de l'exclusion, l'indifférence de ceux qui passent - nous compris -, occupés à nos propres affaires...).

Et lorsque l'histoire s'obstinait à nous faire croire que le mal était le dernier mot des choses et que la situation était fatalement irrémédiable, le narrateur fait surgir une autre figure sur l'horizon, précédé d'un petit mot grammatical qui nous met sur des charbons ardents : « **Mais** un samaritain... ».

²² Au F. Hervé Monnerais, le 24 Juillet 1847.

D'où provient la 'rupture' introduite par ce 'mais' et à quoi prétend-elle ? Ce petit 'mais' ne nous communique-t-il pas quelque chose du regard de Jésus sur l'histoire et de son espérance têtue qui y voit poindre une force de résistance puissante, bien que faible en apparence ?

En effet, parmi tant de signes de mort, le Samaritain qui entre en scène ne paraît pas posséder beaucoup de ressources, n'appartient à aucun centre de pouvoir qui l'épaulerait et lui garantirait prestige ou influence ; c'est un étranger, il voyage seul et ne compte que sur sa sac et sa monture, mais il a le regard à l'affût et, à l'intérieur, son cœur a vibré au rythme de l'Autre.

Et alors il pose le geste minimal et immense de s'approcher de l'homme tombé. Lorsque d'autres l'ont évité, sans être ébranlés de le laisser en arrière, lui se sent affecté par le blessé et responsable de son malheur. L'urgence de tendre la main à celui qui en a besoin rejette en arrière tous ses projets et interrompt son voyage. L'inquiétude pour la vie menacée de l'autre prédomine sur ses propres plans et fait émerger le meilleur de l'humanité : un 'je' débarrassé de lui-même. C'est un étranger qu'aucun lien de parenté ni de solidarité ethnique n'obligeait à faire attention à l'autre, mais qui s'est arrêté pour le secourir ; c'est un voyageur qui est descendu de sa monture, qui a changé son itinéraire et s'est agenouillé près de l'autre homme ; c'est un schismatique qui, pourtant, s'est comporté comme le gardien de son frère et qui, dans le commandement 'tu ne tueras pas', a lu : «Tu feras le nécessaire pour que l'autre vive».

Cette image de Dieu – Amour, qui s'abaisse, qui oublie sa grandeur pour être compagnon de chemin et main compatissante – est une image profondément ancrée dans le cœur de Jean-Marie.

« Ah ! que ses pensées sont différentes de nos pensées ! plus notre misère est grande, et plus il est jaloux de montrer que sa miséricorde est encore au-dessus, et plus il s'obstine, si je puis parler de la sorte, à se faire aimer de nous, même aux dépens de sa propre grandeur ; ainsi, il met sa gloire dans ces abaissements et dans la manifestation d'une bonté sans bornes envers de vils et dégoûtants pécheurs. Oh ! que l'apôtre St Jean avait donc bien raison de renfermer toute la foi chrétienne dans ces courtes paroles si simples, mais si belles : nous croyons à la charité de

*Dieu pour les hommes : nos cognovimus et credidimus charitati quam habet Deus in nobis (nous avons reconnu l'amour que Dieu a pour nous, et nous y avons cru !)*²³

Le récit de la Miséricorde apparaît centré sur des êtres fragiles, blessés et vulnérables, petits et marginaux : un homme à moitié mort et un étranger hétérodoxe.

*« L'abbé Blanc voudrait que l'on parlât dans les journaux du départ de mes frères pour la Guadeloupe : moi, je ne veux pas - Les œuvres de Dieu ne croissent que dans l'ombre, et c'est dans la nuit que tombe la rosée du ciel. »*²⁴

²³ Sermons II 1601.

²⁴ À Mlle de Lucinière, le 8 janvier 1838.

3. LE NOM DE DIEU EST MISERICORDE

« *Heureux les miséricordieux parce qu'ils obtiendront miséricorde* »²⁵ (Matthieu 5, 7). Aux miséricordieux, Jésus ne promet rien de plus que ce qu'ils vivent : la miséricorde. Pour toutes les autres béatitudes la promesse contient un ajout : ceux qui pleurent seront consolés ; les cœurs purs verront Dieu. Mais qu'est-ce que Dieu pourrait donner encore aux miséricordieux ? La miséricorde est la plénitude de Dieu et des êtres humains. Les miséricordieux vivent déjà de la vie même de Dieu.

« *Miséricorde* » est un mot ancien. Au cours de sa longue histoire, il s'est chargé d'un sens très riche. En grec, langue du Nouveau Testament, miséricorde se dit *éléos*. Ce mot nous est familier de par le *Kyrie eleison* (Seigneur, prends pitié), appel à la miséricorde du Seigneur. *Éléos* est la traduction habituelle, dans la version grecque de l'Ancien Testament, du mot hébreu *hésèd*. C'est un des mots bibliques les plus beaux. On le traduit souvent simplement par amour.

Hésèd, miséricorde ou amour, fait partie du vocabulaire de l'alliance. Du côté de Dieu, il désigne un amour inébranlable, capable de maintenir une communion pour toujours, quoi qu'il arrive : « Mon amour ne se retirera pas de toi » (Isaïe 54, 10). Mais comme l'alliance de Dieu avec son peuple est une histoire de ruptures et de nouveaux commencements depuis le début (Exode 32–34), il devient évident qu'un tel amour implique le pardon et ne peut être que miséricorde.

Éléos se traduit aussi par un autre mot hébreu, *rahamîm*. Ce mot va souvent avec le mot *hésèd*, mais contient une charge émotionnelle plus grande. Littéralement, il signifie entrailles, pluriel de *réhèm*, le sein maternel. La miséricorde, ou la compassion, désigne ici l'amour ressenti, l'affection d'une mère envers son fils (Is 49, 15), la tendresse d'un père pour ses enfants (Ps 103, 13), un amour fraternel intense (Gn 43, 30).

²⁵ Cf. Miséricorde. Questions de foi et Bible. Taizé. Dernière mise à jour : 7 mai 2008.

La miséricorde, au sens biblique, est beaucoup plus qu'un aspect de l'amour de Dieu. Elle désigne en quelque sorte *l'être même de Dieu*. En trois occasions, devant Moïse, Dieu dit son nom.

1- La première fois, il dit : « Je suis qui je suis » (Ex 3, 14). "L'exégèse moderne a attiré l'attention sur les différences de compréhension de l'être dans la philosophie grecque et hébraïque. Dans la pensée hébraïque l'Être n'est pas une entité passive, mais dynamique, et signifie "être là concrètement de manière active et efficiente". Par conséquent la révélation du Nom de Dieu contient une promesse : Je suis "Celui qui est là. Je suis près de vous, avec vous dans votre détresse et je vous accompagne sur le chemin".²⁶

2- La deuxième fois : « Je fais grâce à qui je fais grâce (*hem*) et j'ai pitié de qui j'ai pitié (*rahamim*) Ex 33, 19 ». Le rythme de la phrase est le même que dans la phrase précédente, mais la compassion et la miséricorde remplacent l'être. Pour Dieu, "*être qui il est*" c'est avoir compassion et faire miséricorde.

3- Ce que confirme la troisième proclamation du nom de Dieu : "Dieu de tendresse (*henun*) et de pitié (*raham*), lent à la colère, riche en grâce (*hésèd*) et en fidélité (*émet*)" Ex 34, 6.

a) Avec la Parole comme guide

« Quand Israël était petit, je l'aimai. Plus je l'appelais, plus il s'éloignait de moi. J'ai appris à marcher à Ephraïm et je l'ai porté dans mes bras, et ils ne se rendaient pas compte que moi, je prenais soin d'eux. Avec des liens d'amour, je les attirais, avec des liens de tendresse. Je fus pour eux comme celui qui prend un nourrisson tout contre sa joue ; je me penchais et lui donnais à manger. » (Os 11, 1a.2a.3)

« Lorsqu'un nouveau-né serre de son petit poing, pour la première fois, le doigt de sa mère, il la tient prisonnière pour toujours » (Gabriel García Márquez).²⁷

²⁶ Walter Kasper, *La miséricorde*. 4ème édition. Ed. Sal Terrae. p. 53

²⁷ Cette citation qui circule dans le monde, attribuée au Prix Nobel de Littérature Gabriel García Márquez, dit littéralement : "Lorsqu'un nouveau-né presse de son petit poing, pour la première fois, le doigt de son père, il le tient prisonnier pour toujours." L'auteur de la citation est un Mexicain, Johnny Welch, dans son poème "La poupée de chiffon".

Le thème de la maternité se prête à des idéalizations, mais c'est le lien physique qui nous unit à l'histoire. Et avec une histoire d'affectivité, d'amour. L'affection naturelle de la mère est l'affection qui est demandée à la vie dès le premier instant de notre vie. Nous avons besoin d'affection, il s'agit d'une demande élémentaire.

Les exégètes disent que dans le texte d'Osée apparaît la figure du père qui prodigue à son fils toute sorte de soins. Dieu s'est comporté ainsi à l'égard d'Israël, mais celui-ci, devenu adulte, a pris des chemins qui l'éloignaient de son père, de Dieu. Il a fait des pactes et des alliances avec d'autres peuples, parce qu'Israël, étant un peuple minuscule, devait pactiser avec de grands et puissants pays. Ces pactes, logiquement, impliquaient l'acceptation du style de vie, y compris de la religion, de ceux avec lesquels il pactisait. Par soif de pouvoir ou par souci de survie, on abandonnait le "pauvre Dieu" Yahvé et on s'affiliait aux dieux forts des empires. Et voilà que Dieu était laissé à sa profonde solitude. Mais, étant un Dieu d'amour et de miséricorde, il attendait toujours le retour, l'impossible retour, parce que revenir aurait signifié entrer dans le délaissement politique. Et l'adhésion à Yahvé n'était pas suffisamment forte pour risquer un tel délaissement. Une miséricorde dans le délaissement, telle était la miséricorde du Dieu d'Israël.

Mais les verbes employés dans le texte ont plutôt un accent "maternel" : *"Je l'aimai... je l'appelais... je lui ai appris à marcher... porté dans les bras... pris soin de lui... élevé tout contre ma joue... penché vers lui... et donné à manger"*. Toute cette série de soins concerne l'activité maternelle. La piété a créé la figure maternelle de Marie parce que, peut-être, la figure paternelle de Dieu paraissait excessivement dure. Mais, en réalité, en Dieu même, comme en toute personne, il y a une dose de féminité, et, avec elle, une dose de maternité. L'imaginaire peut encore avoir du mal à se représenter Dieu comme mère, mais il y a des éléments bibliques qui pourraient l'y aider.

Il semble que la relation maternelle ait, lorsqu'elle fonctionne bien, ces deux caractéristiques : mettre en évidence principalement ce qu'il y a de bon dans les enfants et souligner leurs succès. En Michée 7, 19, il est dit que Dieu jette les péchés au fond de la mer parce qu'il est totalement oublieux du mal et ne tient compte que du bien. Comme le disait Frère Roger de Taizé, Dieu est amour et n'est qu'amour. C'est pourquoi il se

réjouit des succès des humains, vu qu'il ne prétend pas réussir à notre détriment. Le Dieu miséricordieux, comme une mère, renonce à sa part divine ; il veut tout pour nous.

Ce sont des paroles d'un élève, jeune. Il est à l'âge où il commence à se poser les questions sur le sens de sa vie. Sans formules stéréotypées, mais simples, il décrit quelque chose du Mystère de l'amour et de la grâce qui l'enveloppe. Il voit des visages et des mains qui sont les signes de quelque chose, de Quelqu'un, plus grand.

Au cours de ma vie, même si je n'ai pas encore vécu bien longtemps, j'ai eu le plaisir de connaître des gens très bons. Je ne sais pourquoi, mais j'entre mieux en relation avec des adultes qu'avec des gens de mon âge. Ce n'est pas que j'aurais des problèmes avec eux, au contraire, grâce à Dieu, je m'entends bien avec tous ceux de ma classe et je n'ai jamais aucun problème avec personne de mon école.

Mais j'aime me joindre à ces gens plus âgés que moi, parce que je crois qu'ils ont beaucoup de choses à m'apprendre. Grâce à la pétanque, sport que je pratique et pour lequel je fais des concours, j'ai réussi à connaître énormément de monde.

C'est une sécurité pour moi de savoir que j'ai beaucoup de personnes sur lesquelles compter dans les bons moments comme dans les moments difficiles. Pour ces gens, pour leur affection inconditionnelle, pour leur miséricorde envers moi, je ressens une profonde gratitude. Je pourrais nommer des gens dont je sais qu'ils m'aiment, parce que, lorsque je suis avec eux, ils me le montrent (Ruky, Cristóbal, Vicente, Farina...)

Dans mes moments de déprime, ils m'entourent, ils m'aident à poursuivre, et parfois, lorsque je suis triste, il me suffit de voir ces gens-là que j'apprécie pour retrouver la joie. Je n'oublie pas ma famille qui est à mes côtés chaque fois que j'en ai besoin.

J'ignore la cause pour laquelle tant de gens m'aiment et pour laquelle j'aime en même temps tant de gens, mais je mesure la chance que j'ai d'avoir tant de gens autour de moi.

C'est pourquoi je dois rendre grâce.

b) Parole du Pape François

« La miséricorde de Dieu, c'est sa responsabilité à notre égard. Il se sent responsable, c'est-à-dire qu'il veut nous voir heureux, comblés de joie et de sérénité. » Misericordiae Vultus n° 9.

Dans ce désir profond de Dieu, ses droits sont mis de côté, la recherche d'un profit de sa part n'existe pas pour lui, la tentation de rivaliser n'apparaît pas. Son unique récompense est notre bonheur, notre émergence, notre succès. Comme disait Jean-Marie « *Notre paix est sa gloire* » C'est pourquoi il s'intéresse tant à nous : si nous tombons, il tombe ; si nous triomphons, il triomphe. Comme disait E. Hillesum, nous devons aider Dieu afin de ne pas échouer. Nous devons le faire en nous protégeant comme il nous protège.

c) De Jean-Marie

□ Un christianisme maternel,

alors qu'il a été exclusivement paternel et patriarcal. À notre époque où le modèle patriarcal a volé en éclats, nous devons penser à une expérience croyante maternelle qui peut être une issue. Nous pouvons tenter d'imaginer un Dieu sensible, savoureux, créateur de vie, chaleureux. Cette question du poète J. Hierro reste d'actualité : « Comment entrer dans l'âme en cassant la glace ? » Comment rendre une foi plus chaleureuse, une prière ou une théologie plus reconfortante ? Comment l'expérience chrétienne doit-elle contribuer à ce que notre vie ne "gèle" pas sur cette terre ? L'élaboration d'une spiritualité d'un Dieu mère miséricordieuse pourrait peut-être aider.

Le symbole le plus féminin, celui de la gestation et de l'accouchement, est l'icône que prend et vit Jean-Marie. Dieu est une mère qui ne désire que nous enfanter, et mettre au monde... sa miséricorde.

« Nous sommes encore son peuple, nous sommes les brebis que sa main conduit ; il écoutera nos gémissements, car il est plein de bonté, de douceur, de compassion pour ceux qui l'invoquent; et, selon la belle pensée de saint Jean Chrysostome, il aspire à enfanter sa miséricorde avec la même ardeur qu'une femme en travail attend le moment de sa délivrance. »²⁸

²⁸ Mandement du Père, vicaire capitulaire, 1815.

Expression qu'il répétera dans certaines missions pour inciter à profiter de ce temps opportun et proposer de bonnes résolutions d'avenir. Nous ne pouvons pas renoncer à répondre à un amour maternel qu'il nous prodigue si abondamment.

« Ecce nunc tempus acceptabile. Voici les jours favorables. Malheur à qui les laissera passer avec une indifférence impie ! Malheur à qui n'en profitera pas ! L'Église, pour me servir de la belle expression de St. Jean Chrysostome, l'Église, ce saint temps du Jubilé, aspire à enfanter sa miséricorde comme une femme en travail aspire au moment de sa délivrance. »²⁹

Jean-Marie a vécu en lui-même le christianisme affectif, à visage maternel. Lorsqu'il parle de la Providence, il ne parle que de Dieu lui-même sur le visage duquel se lit le soin, l'aide, la tendresse amoureusement penchée sur ses fils.

« Pour moi, j'aime plus que jamais à m'abandonner entièrement à Dieu et à sa douce providence ; je veux qu'elle me conduise par la main et pas à pas. Je ne lui dirai donc point : Ma mère, il y a trop loin d'ici là et le chemin est trop rude ; vous vous lasserez peut-être et moi aussi avant d'arriver au but ! Mon fils, me répondrait-elle, ayez donc plus de patience et plus de courage ; j'atteins d'une extrémité à l'autre avec force, parce que je dispose tout avec suavité. »³⁰

□ Ayant profondément besoin de grâce :

Il n'y a aucun déshonneur à percevoir un besoin de grâce. Qu'au bord d'une planète infime, dans un coin d'un univers faisant partie de l'ensemble des univers possibles, quelques êtres vivent en demandant grâce, rien de plus normal. Faire grâce, ce n'est pas rendre raison, chose qui se fait dans un jugement. Faire grâce, c'est nourrir - accueillir - vêtir - loger - offrir un refuge - appuyer - sauvegarder - guider - valoriser.

Tout un programme de soin amoureux. Aussi disons-nous que grâce et miséricorde vont de pair.

²⁹ Sermons II 1936.1

³⁰ À Chevalier, le 16 mai 1837.

C'est une grâce que Jean-Marie a ressentie durant toute sa vie. Grâce à chaque moment du quotidien, grâce en toute entreprise, surtout dans les moments durs - et il y en eut tellement - où tout portait au découragement et à l'abandon.

« Je me suis trouvé pendant plusieurs semaines dans un abattement d'esprit tel que mon âme n'avait pas la force de soulever une seule pensée. La vie est bien dure dans ces moments et ces moments tiennent beaucoup de place dans la vie. Heureusement tout passe, tout finit, et la Providence après une courte épreuve, endort, comme une mère tendre, toutes nos douleurs dans son sein »³¹

Se sentir aidé en toute situation imprévue, aussi courte soit-elle (dans le cas qui suit, se sentir retenu à la Grande Aumônerie de France au détriment de son désir de revenir en Bretagne, parmi les siens). Se savoir à tout moment entouré et revêtu d'une miséricorde maternelle, « *ma bonne mère* »

« Je reste donc endormi sur son sein comme un petit enfant, et quand viendra le moment du réveil, je dirai du fond du cœur à ma bonne mère: Ecce venio ut faciam voluntatem tuam. »³²

□ **Mémoire et oubli:**

Les deux choses sont nécessaires dans la vie et dans la relation humaine et fraternelle. Mémoire pour ne pas heurter la même pierre, pour rendre la dignité à celui que l'on a voulu humilier. Sans mémoire, la vie devient dangereusement superficielle.

Et ensuite, oubli: ne pas tenir archivées les offenses, vider la "corbeille" des frictions quotidiennes qui se nichent dans le cœur, y demeurent et finissent par rendre la vie amère. Un oubli salutaire, généreux, offert, ni déplacé ni superficiel. Comme le dit le prophète Michée, c'est ce que fait la miséricorde recouvrée, qui jette toutes les erreurs passées au fond de la mer.

Jean-Marie va fustiger d'une manière concise et ironique l'horreur du non-oubli, de la mémoire récurrente et permanente.

³¹ Projet autographe. AFIC. 39. 595.

³² À Querret, Paris, le 10 Avril 1824.

« J'aime les hommes qui ont un cœur qui leur fasse perdre la mémoire. Il est affreux de ne rien oublier. »³³

Si entre Frères il y avait un motif de querelle, s'il s'était produit quelque friction, il fallait l'oublier avant la nuit. C'est une orientation venant de la main et du cœur du Fondateur dans la première édition de sa Règle.

« Ils éviteront soigneusement tout sujet de querelle, ne se témoignant les uns aux autres ni éloignement, ni mauvaise humeur ; ils éviteront toutes paroles dures, aigres ou de reproches, toute marque de mépris ou d'impatience ; ils se parleront avec une douceur inaltérable, une grande modestie, et sans se tutoyer. S'il s'élevait entre eux quelque dissension, même légère, ils ne manqueront pas de se réconcilier avant la prière du soir. »

Jean-Marie va présider l'oraison funèbre pour un directeur d'école décédé. Toute son admiration attendrie va se fixer sur l'amour miséricordieux du défunt qui apparaissait dans l'oubli des fautes de ses élèves. Au lieu de les ancrer dans le passé, il les ouvrait à un avenir d'espérance.

« Je remarquais avec attendrissement l'espèce de répugnance qu'il avait à m'instruire des peines que quelques-uns lui faisaient éprouver ; et quand la vérité ne lui permettait pas de dissimuler vos torts, il semblait avoir besoin de les excuser ; et s'il ne pouvait toujours absoudre le passé, du moins il aimait à chercher dans l'avenir des consolations et des espérances qui nous permissent de ne pas prendre à l'instant même des mesures sévères. Oh ! je vous le répète, vous ne saviez pas, et vous ne saurez jamais combien il vous aimait tous. »³⁴

Les travaux d'aide fraternels, sont des travaux "maternels". Il faut faire en sorte que nos modes de relations soient de qualité, pas de cette qualité stéréotypée qui sent la religiosité, mais de celle qui émane du cœur. Tout se transmet : la glace et la chaleur, aussi.

³³ Mémorial 62.

³⁴ Sermons I 851.

« J'entends que, lorsque l'un de nous souffre, nous souffrons avec lui ; j'entends que chacun veuille le bonheur d'autrui comme le sien propre ; j'entends que, lorsque l'un de nous a besoin d'assistance ou de soulagement dans ses fonctions, la promptitude et la joie avec lesquelles nous lui rendrons service marquent évidemment le fond de tendresse que nous avons les uns pour les autres. »³⁵

Le nom de Dieu est miséricorde. Telle est sa véritable définition : sa sainteté consiste dans son amour et c'est pourquoi ce n'est pas quelque chose qui nous éloigne de Lui, mais bien quelque chose qui nous poursuit, comme l'amour. Sa grandeur ne consiste pas avant tout dans son pouvoir, mais dans sa miséricorde, son pardon et sa fidélité. La patience humaine a ses limites, celle de Dieu n'en a pas : voilà la différence entre Lui et nous et voilà ce qui nous surprend et nous remplit d'une crainte admirative.

³⁵ Fin de retraite de la société de St-Méen, S VIII 2533-34.

4- JESUS-CHRIST EST LE VISAGE DE LA MISERICORDE DU PERE

De façon concise, José Antonio Pagola, théologien et spécialiste en christologie, a donné une définition centrale de l'«être chrétien» :

«Croire en Jésus ce n'est pas, en définitive, le confesser, mais le suivre. Le chrétien est un homme qui croit en ce que Jésus a cru, qui comprend la vie comme Jésus l'a comprise, qui lutte pour ce qui fut sa lutte, qui s'approche de qui il s'est approché, qui défend les causes que lui a défendues, qui meurt dans l'espérance avec laquelle il est mort. »

Jean-Marie, avait dit auparavant des choses très semblables en un langage différent :

« Quand Dieu dit qu'il veut notre sanctification, c'est donc comme s'il disait qu'il veut retrouver en nous les perfections de son fils, que nous en soyons en quelque sorte autant que le permet l'humaine faiblesse revêtus de J.-C. comme le dit l'Apôtre, que nous suivions J.-C. dans toutes ses voies, que nous jugions de toutes choses comme il en a jugé, que nous aimions ce qu'il a aimé, que nous méprisions ce qu'il a haï ; en un mot que toutes nos pensées soient conformes à ses pensées et que nous soyons son image vivante. »³⁶

Aussi notre sens de la vie est-il la communion avec son expérience profonde de Dieu.

L'accord est aujourd'hui pratiquement unanime. Jésus de Nazareth a été un homme, peut-être le seul, qui a vécu et communiqué une expérience saine de Dieu, sans la défigurer par des peurs, des ambitions et des fantasmes que, d'ordinaire, projettent les diverses religions sur la divinité.

³⁶ S VIII 2469. *Sur la perfection.*

Jésus ne nous parle jamais d'un Dieu indifférent ou lointain, oublieux de ses créatures ou intéressé à son honneur, à sa gloire ou à ses droits. Au centre de son expérience religieuse nous ne trouvons pas un Dieu « législateur » essayant de gouverner le monde au moyen de lois, ni un Dieu « justicier », irrité ou furieux devant le péché de ses fils. Pour Jésus, Dieu est compassion. « Entrailles », dirait-il, « *rahamim* ». Telle est son image préférée.

La compassion est la manière d'être de Dieu, sa première réaction face à ses créatures, sa manière de voir la vie et de regarder les personnes, ce qui anime toute son activité. Dieu ressent envers ses créatures ce qu'une mère ressent envers le fils qu'elle porte en son ventre. Dieu nous porte dans ses entrailles.

Les paraboles les plus belles qui sont sorties des lèvres de Jésus et que, sans doute, il a le plus travaillées en son cœur ont été celles qu'il a racontées pour faire comprendre à tous l'incroyable miséricorde de Dieu.

a) Avec la Parole comme guide

« Ils arrivent à Jéricho. Et comme il sortait de Jéricho avec ses disciples et une foule considérable, le fils de Timée (Bartimée), un mendiant du peuple, était assis au bord du chemin. Quand il apprit que c'était Jésus le Nazarénien, il se mit à crier : « *Fils de David, Jésus, aie pitié de moi !* » Et beaucoup le rabrouaient pour lui imposer silence, mais lui criait de plus belle : « *Fils de David, aie pitié de moi !* » Jésus s'arrêta et dit « Appelez-le. » On appelle l'aveugle en lui disant : « *Aie confiance ! lève-toi, il t'appelle.* » Et lui, rejetant son manteau, bondit et vint à Jésus. Alors Jésus lui adressa la parole : « *Que veux-tu que je fasse pour toi ?* » L'aveugle lui répondit : « *Rabbouni, que je recouvre la vue !* » Jésus lui dit : « *Va, ta foi t'a sauvé.* » Et aussitôt il recouvra la vue et il cheminait à sa suite. »

Ce texte s'inscrit dans la montée à Jérusalem au cours de laquelle Jésus veut voir lui-même (Mc 10, 46b-50) et veut faire voir à ceux qui le suivent (à celui qui lit aujourd'hui la Parole) le sens de son abandon. Il ne faut donc pas s'arrêter récit lui-même. Les véritables aveugles sont ceux qui le suivent (nous), ceux qui ont des problèmes pour accepter la dimension spirituelle du messianisme livré. Ils sont très attachés au "fils

de David”, au messianisme puissant auquel ils aspirent. Aussi sont-ils aveugles, de par leur aspiration à la supériorité, de par leur posture autoréférentielle (comme nous). La voie pour s’en libérer, c’est la “compassion” de Jésus, sa miséricorde qui réoriente les bases de la personne.

Alors on peut comprendre la question de Jésus : “*Que veux-tu que je fasse pour toi ?*” comme la grande demande de la miséricorde. Du fait de cette question les gens percevaient que Dieu même se mettait au service et à la disposition des pauvres. C’était Dieu lui-même qui faisait une demande à l’homme dans le besoin. Voilà l’impact venant de Jésus : Dieu de miséricorde qui enveloppe la personne de miséricorde. Dieu et la personne dans le même paquet : la miséricorde.

b) Parole du Pape François

« Jésus-Christ est le visage de la miséricorde du Père... Elle est devenue vivante, visible et a atteint son sommet en Jésus de Nazareth... Jésus de Nazareth, avec sa parole, ses gestes et toute sa personne, révèle la miséricorde de Dieu. » (Misericordiae Vultus n° 1)

c) Parole de Jean-Marie

L’œuvre par excellence de Jésus, la bulle *Misericordiae Vultus* nous la rappelle, n’est rien d’autre que de « *révéler le mystère d’amour divin en plénitude* » (MV 8) et la nôtre ne peut être autre chose. Il est vrai qu’elle nous dépasse, mais voici que son Esprit se charge d’enseigner et d’entraîner ces petits « suppléants » que nous sommes, si ignorants et maladroits.

Quel sera le premier pas de notre apprentissage ? Les paroles du Pape François éclairent la voie : « *fixer notre regard sur Jésus et sur son visage miséricordieux* » (MV 8), nous approcher de son Évangile et découvrir comment « ses relations avec les personnes qui s’approchaient de lui, laissent voir quelque chose d’unique et d’inédit ». Découvrir comment il regardait, comment il écoutait, quels étaient les gestes de ses mains...

Nous allons voir quelques textes de l'évangile où apparaît étonnante l'attitude miséricordieuse de Jésus, puis nous verrons la vie et nous écouterons la parole de Jean-Marie comme réalisation historique de ces textes, pour laisser le texte vibrer ici et maintenant dans notre vie.

Pour cet exercice, nous devons revivre la force du tourbillon de vie de la Parole que Jean-Marie portait en lui. Nous devons accueillir avec reconnaissance la parole de Dieu, nous laisser envahir doucement par elle, pour qu'elle nous pénètre et manifeste son efficacité en nous. Notre tâche consiste seulement en ce qu'elle nous habite et nous féconde.

« Si Jésus-Christ, mes chers enfants, a déclaré que celui qui entendait et gardait sa parole était plus heureux que la très sainte Vierge elle-même, qui l'avait porté dans son sein, avec quelle vive reconnaissance ne devons-nous pas écouter les leçons que l'Évangile nous donne ! Il faut les recevoir comme si le Seigneur parlait lui-même. Ouvrons donc les oreilles du cœur, afin que cette parole de vérité pénètre en nous et que notre âme s'en nourrisse. »³⁷

L'identification de Jésus au Père se produisait dans l'écoute de sa « voix intérieure ». Dans notre cas, l'identification transformatrice avec la Miséricorde viendra avec l'écoute priante des textes, en les ruminant, en nous laissant envahir par sa force, en la goûtant intérieurement.

« Écouter Dieu dans l'oraison ; ouvrir les oreilles du cœur pour recevoir sa sainte parole ; se nourrir de cette manne de suavité, n'en rien perdre ; la goûter, la savourer avec délices. »³⁸

□ Entrer en contact

*« Un lépreux s'approcha de Jésus, le suppliant à genoux :
Si tu veux, tu peux me purifier.
Ému de pitié, il étendit la main et le toucha en disant :
Je le veux : sois purifié. »
(Mc 1, 40-41)*

Pour guérir ce lépreux, une parole aurait suffi à Jésus, une parole prononcée de loin. Sa décision de le toucher est une expression de

³⁷ Aux congréganistes, sur la messe, S III, 927-8

³⁸ Mémorial 18

compassion infinie et de tendresse qui a besoin de s'exprimer aussi par le contact.

Ce geste enfreint une prescription importante : celui qui touchera un homme atteint de lèpre deviendra impur. Cela ne paraît pas lui importer : les personnes passent avant toute loi, et personne ne l'éloignera de nous, de nos lèpres, de nos taches, de nos péchés. C'est pourquoi les gens qui le suivaient ne se contentaient pas de l'écouter et de le voir : ils voulaient l'effleurer, le toucher, sentir sa chaleur humaine et sa tendresse, se sentir protégés par le vêtement de sa corporéité. Ils ne demandaient pas de signes, de doctrine, d'enseignements : ils voulaient que son contact les fasse devenir purs, sains, accueillis.

Nous sommes les **continueurs** et les **disciples** de l'**Accessible**, du Proche, du très Proche, et notre manière de voir sa miséricorde suppose de savoir établir le contact, de nous montrer disponibles, d'éliminer les distances, de rechercher la proximité, de «mettre à l'aise» les gens.

Dans un monde où l'importance de quelqu'un est en proportion directe avec le nombre de barrières qu'il faut franchir pour l'atteindre, il nous reste à montrer que les portes de la maison de notre vie sont ouvertes et que n'importe qui peut y entrer : « *Entre sans frapper* », « *Je t'attends* », « *Ta venue me fait plaisir* », « *J'ai préparé un café et j'ai du temps à passer avec toi* », « *La cheminée est allumée et mon cœur aussi* ».

Pour cela, le premier pas consiste à jeter des ponts et à franchir des douves, ceux de l'extérieur et, bien plus encore, celles de l'intérieur, anéantir les distances du cœur et arriver à comprendre et à partager sereinement les fragilités d'autrui.

« Éviter avec un soin extrême, dans nos rapports avec les hommes, toute espèce de singularité. Bien prendre garde de les effrayer par un extérieur trop sévère : leur parler doucement ; ménager leurs faiblesses ; j'allais presque dire, respecter leurs défauts : on ne saurait prendre trop de précautions pour ne pas achever de rompre le roseau déjà cassé, pour ne pas éteindre la mèche qui fume encore. »³⁹

Pas besoin de gestes extraordinaires, la joie suffit, et une ouverture sereine.

³⁹ Mémorial 17-18.

« Que votre visage soit serein ; qu'une douce gaîté anime vos paroles : réjouissez-vous dans le Seigneur, suivant le conseil de l'Apôtre ; et, si vous remarquez dans l'un de vos frères, une fâcheuse disposition à s'éloigner des autres et à se livrer à la mélancolie, faites ce qui dépend de vous pour le retirer d'un état presque toujours funeste à l'âme. »⁴⁰

□ Vivre attentifs

« Jésus se rendit compte immédiatement de la force qui était sortie de lui, il se retourna au milieu de la foule et demanda : Qui m'a touché ? » (Mc 5, 21-30)

La femme qui avait un flux de sang s'était approchée de Jésus en se cachant. Pesait sur elle toute une chaîne de condamnations : femme, impure, ruinée par les médicaments... Elle voulait s'administrer elle-même la guérison sans que quiconque s'en aperçoive, même pas Jésus. Son contact avec lui se réduit à quelque chose de minime, comme aux frontières de sa personne : toucher la frange de son manteau, éviter un contact sensible, effectuer un geste imperceptible évitant de contaminer Jésus. Mais c'était sans compter qu'il était toute conscience, toute attention éveillée, toute attente et toute disponibilité, et que sa capacité de perception lui permettait de capter un effleurement inhabituel, même au milieu de la foule qui le cernait de près.

Nous sommes les **continuateurs** et les **disciples** de l'**Attentif**, de l'Eveillée, du Veilleur, du Sensible, du Connecté et nous devons nous éduquer à sentir autrui avec nos cinq sens. Pour regarder leurs yeux et deviner ce qu'ils cachent ; pour écouter ce qu'ils disent au-delà des mots, pour capter ce qui bat en-dessous des apparences. Pour vibrer comme si nous étions une cellule photoélectrique qui réagit au moindre frôlement.

Le premier conseil que se donnait à lui-même le Père de La Mennais et qu'il mettait en priorité dans le travail de ceux qui allaient accompagner les autres était celui de l'attention :

« Se tenir toujours dans une entière dépendance de l'esprit de Dieu et ne le contrister jamais : être attentif à reconnaître ce qu'il demande de nous. »⁴¹

⁴⁰ Règle de 1851,106

⁴¹ Mémorial 15

Prêter attention, veiller, être sensible à ceux avec lesquels nous partageons la vie et la mission est fondamental.

« Je sais que votre classe va fort bien ; continuez d'y donner tous vos soins. »⁴²

Ceci parce qu'avec tous, nous sommes mystérieusement connectés, par des liens essentiels de vie et de destin.

« N'envisagez plus seulement votre vocation par rapport à vos intérêts, mais considérez aussi les liaisons essentielles que votre état vous fait contracter avec une multitude d'enfants dont le sort éternel est, en quelque sorte, entre vos mains ; voyez si vous voulez qu'ils vivent, ou si vous voulez qu'ils meurent, et songez bien qu'en prononçant leur sentence vous prononcez la vôtre. »⁴³

□ Regarder au-delà des apparences

« Tous murmuraient et disaient :

Il est allé loger chez un pécheur. (...)

Jésus dit :

Aujourd'hui le salut est entré dans cette maison, car celui-ci aussi est fils d'Abraham. »

(Lc 19, 1-10)

Sur Zachée pesait, comme une grosse pierre, une réputation qui le précédait et l'asphyxait : c'était un publicain, un indésirable, un voleur riche, un pécheur et en plus un être insignifiant vu sa petite taille. Mais lui, dominé par le désir de voir Jésus, avait assumé les limites de sa petitesse et s'était exposé au ridicule en public. Les choses allèrent au-delà de son désir : il voulait le voir, mais Jésus désirait quelque chose de bien plus grand : loger dans sa maison, prendre un repas, parler...

En échange, il lui offrait une nouvelle identité : «Pour moi, tu n'es pas "un pécheur", tu es "un fils d'Abraham". Disparaissaient toutes les étiquettes, les faux noms, les vieilles apparences : ce n'était pas quelqu'un de perdu, mais de trouvé. Jésus l'avait tiré du puits où il gisait, il avait lavé son nom de la boue, il avait découvert aux yeux de tous son identité la plus cachée.

⁴² Au f. Alfred-Marie Laborie le 30 novembre 1845.

⁴³ Retraite des frères, S VII, 2229-2230.

Nous sommes les **continueurs** et les **disciples** du **Contemplatif**, du Maître du Beau Regard, du Restaurateur de réputations, du Libérateur de prisons, du Briseur de chaînes, du Créateur de nouvelles identités, du Juge sans autre sentence que celle que cite l'amour.

Sa miséricorde nous convoque à regarder les autres avec des yeux amis de la vie, avec des regards sans jugement ni condamnation, capables de découvrir l'enfant qui se dissimule derrière l'adulte endurci ; de voir dans les personnes qui nous approchent des possibilités insoupçonnées ; d'opposer un non tranchant aux classifications, aux chaînes qui rivent au passé, aux sentences qui emprisonnent. Elle nous convoque à devenir des spécialistes pour décoller les étiquettes, enlever les caches, ouvrir les fenêtres, briser les cadenas et les chaînes.

Huile et baume, roseau froissé... expressions favorites de Jean-Marie. Par sa propre expérience dans la relation avec tous, avec les Frères, avec son frère Féli... il a appris à voir au-delà de la courtoisie des personnes et des choses, pour s'approcher du cœur, du centre vital de l'être humain. Dans des cas comme celui qui suit, il est capable de découvrir dans un Frère coupable la vérité la plus intime, même, selon son expression, « malgré moi », comme une révélation qui lui est donnée. La personne ainsi considérée cesse d'être un obstacle pour devenir un renfort.

« Il arrivera aussi à Tréguier le frère Xiste (ci-devant Olympe), que je n'ai point abandonné dans son malheur, parce que ce frère était bien moins coupable qu'il ne paraissait l'être, il m'a témoigné un si vif repentir que, malgré moi, il est sorti de mon cœur une parole de pardon absolu. Qu'on ne lui parle jamais du passé, et qu'on n'écrive point à Fougères [son pays natal] qu'il est à Tréguier : vous aurez en lui un grand renfort. »⁴⁴

La miséricorde nous convoque à traverser la vie avec indulgence, sans autre jugement que celui de l'amour. Le Père de La Mennais a vécu ainsi avec son frère Féli, comme un jaillissement spontané, bien que douloureux, de son cœur : la conviction que tous ont une identité, une valeur, une dignité de fils de Dieu que rien ni personne ne peut souiller.

« De grâce, mon excellent et si cher ami, ne l'abandonnez pas : jamais il ne parle de vous qu'avec le respect le plus tendre, et

⁴⁴ Au f. Ambroise Le Haiget, le 5 Mars 1831

souvent je l'ai entendu, après avoir reçu vos lettres, faire remarquer à ceux à qui il les communiquait, combien vous étiez bon, indulgent envers lui, et quelle différence il y avait entre votre langage toujours si calme, si plein de charité et de douceur, avec les âpres et sèches paroles de quelques autres anciens amis, qui, au lieu de verser l'huile et le baume sur ses blessures, les touchaient avec leur main de fer, pour les déchirer. Pour moi, quoiqu'on m'en ait blâmé, j'ai toujours cherché et toujours chercherai, quoi qu'il arrive et quoi qu'on dira, à le convaincre de mon attachement sincère : si blâmable que soit sa conduite envers l'Église, je ne romprai point avec lui, parce qu'enfin, je ne puis cesser d'être son frère et de l'aimer de tout mon cœur ; et encore, parce que le seul moyen que j'aie de le ramener dans la droite route où nous marchions ensemble, et d'où il est si malheureusement sorti, est de le convaincre de plus en plus que personne ne l'aime davantage que ce pauvre Jean à qui il fait tant de peine. »⁴⁵

□ Changer d'avis et céder

« Je n'ai été envoyé que vers les brebis perdues de la maison d'Israël (...)

*Femme, grande est ta foi ! Que tes désirs s'accomplissent. »
(Mt 15, 21-28)*

Comment est-il possible que Jésus change d'avis et de posture aussi facilement, en si peu de temps et qu'il se laisse vaincre par des arguments venant d'une païenne étrangère ? S'il était si sûr, au début, de ce que voulait son Père pour lui, comment peut-il changer d'opinion et étendre son action de salut au monde païen ? Mais peut-on s'étonner ? Il avait l'habitude de vivre l'écoute de la volonté du Père et, à cette occasion, il se rend compte que cette volonté lui est communiquée à travers l'insistance de la femme. Lui, convaincu que sa mission se limitait au monde juif, découvre, grâce à elle, que sa miséricorde doit aussi atteindre ceux qui sont loin du peuple de l'Alliance. Le Père s'est communiqué à lui à travers une cananéenne insignifiante et celle-ci est devenue porteuse de sa Parole.

⁴⁵ À M. le Comte de Senfft, le 10 avril 1836

Peut-être fut-il émerveillé de trouver chez cette femme une affinité si profonde avec sa passion pour accueillir et inclure, pour asseoir à la table du Royaume les marginaux. Elle le défia de passer la frontière qu'il lui restait à franchir et elle l'appela de l'autre côté, où se trouvaient encore les gens différents et les exclus, comme un troupeau perdu dans la brume. Et lui sut écouter dans sa voix un écho de la voix du Père et se décida à faire le pas.

Nous sommes les **continuateurs** et les **disciples** du **Flexible**, du Celui que l'on peut convaincre, de l'Humble, de l'Écouteur d'autres opinions, du Faible, de l'Empathique, du Disposé à sortir de ses propres idées et à découvrir à travers celles des autres la voix de l'Autre. Apprendre de lui la souplesse, la capacité d'accueillir des opinions différentes des siennes propres, de ne considérer inamovible aucune posture, d'être ouvert au Dieu qui peut laisser entendre sa voix au-delà des fréquences où nous sommes habitués à le capter. Nous exercer à une écoute d'égal à égal, sans rester attachés à des normes et à des jugements inamovibles, disposés à avancer au-delà des frontières à la rencontre de l'absolue nouveauté du Dieu libre et imprévisible.

Jean-Marie a toujours été conscient du fait que les événements qui lui arrivaient procédaient d'un concours de circonstances imprévues et imprévisibles⁴⁶. Aussi toute sa vie a été un cheminement à l'écoute de la voix qui allait diriger ses pas, les œuvres qu'il allait entreprendre, les changements de domicile et de vie, de mission et d'horizons. Toujours avec un esprit agile, une « *âme docile et souple dans la main de Dieu* »⁴⁷

Comme pour Jésus de Nazareth dans le texte signalé, le Père de La Mennais passa un moment crucial et décisif où il dut abandonner son projet de fondation pour se laisser porter par l'Esprit qui conduit et mène sur des chemins absolument nouveaux. Si pour Jésus c'est le mot de la syro-phénicienne qui ouvrit sa mission en rompant digues et frontières, pour Jean-Marie c'est aussi la voix de l'autre qui lui fit entendre les échos de l'Autre.

« La Providence permet que ce soit le gouvernement lui-même, qui par des vues toutes terrestres, nous pousse dans une voie d'apostolat : n'est-ce pas admirable ? Quelle belle mission à remplir ! »⁴⁸

⁴⁶ À Querret, le 29 mars 1814.

⁴⁷ Mémorial 119.

⁴⁸ À l'Abbé Rohrbacher, le 22 Janvier 1837.

Aussi bien dans l'Évangile qu'en ce qui concerne Jean-Marie, le moteur qui assure la marche est la miséricorde. Et ce n'est pas par hasard que le Fondateur s'inspire de ce texte évangélique pour expliquer et donner un fondement à la mission éducative.

« Un Frère est envoyé, comme Jésus-Christ lui-même l'a été, pour recueillir les brebis dispersées de la maison d'Israël. »⁴⁹

□ Respecter les étapes

« Donne-moi à boire (...).

Si tu savais le don de Dieu... » (Jn 4, 1-45)

Au fil de sa rencontre avec la Samaritaine, Jésus se révèle être un Maître de sagesse qui interroge, dialogue, argumente, attend, tente de convaincre, suggère, reconnaît la vérité qui l'habite, respecte son point de vue, est patient avec ses détours, propose, lui découvre une source inépuisable, l'engage à une mission.

Nous sommes **continuateurs** et **disciples** de l'**Interlocuteur** habile, du Stratège intelligent, du Respectueux qui ne brûle pas les étapes, du Planificateur de rencontres interpersonnelles, du Pêcheur qui attend, du Pasteur qui appelle sans se lasser, de l'Intéressé à l'intériorité de ses interlocuteurs.

Nous apprenons de lui à devenir des experts en matière de relations personnelles, à ne pas émettre de jugements moraux de désapprobation ou de reproche, à nous exprimer envers autrui en un langage qui s'adresse à son cœur, à ne pas nous presser et à avancer en spirale, à éveiller peu à peu en lui un intérêt à accéder à une source de vie 'autre', en contraste avec la loi ancienne et les commandements extérieurs. Il nous a révélé la source secrète qui jaillit du plus profond de chaque personne comme une bonne nouvelle : celle du Dieu Père qui nous rend tous frères.

En suivant l'esprit du maître du puits de Sychar, Jean-Marie s'interroge - et nous interroge - à propos de la qualité de notre accompagnement, à propos de l'attente patiente de l'"heure" de l'autre, à propos de la recherche amoureuse des moyens de se rendre proche.

⁴⁹ Sermons VII 2322.

« Animés de l'esprit de notre divin maître, nous devons éviter avec le même soin et cette molle condescendance qui trompe le pécheur et cette dureté qui le repousse et le décourage. Grand Dieu, irai-je le frapper de mes reproches quand vous l'avez frappé de votre grâce ? Et, quand mon frère, d'autant plus malheureux qu'il est plus coupable, vient à moi pour que je le console et que je le guérisse, ferai-je saigner ses blessures au lieu d'y verser l'huile et le baume ? Ah! loin de nous irriter contre ceux mêmes qui nous résistent, de les reprendre avec amertume, de briser le roseau déjà cassé, d'achever d'éteindre la mèche encore fumante, il faut que notre parole tombe comme la rosée du ciel sur ces âmes infirmes et desséchées, les amollisse peu à peu, les pénètre doucement, afin que nous puissions nous appliquer à nous-mêmes ce que saint Paul écrivait aux fidèles de Thessalonique : J'ai été au milieu de vous comme une mère qui caresse ses enfants quand elle est nourrice : tanquam si nutrix foveat filios suos. »⁵⁰

□ Accueillir des vies perdues

« Voyant leur foi, Jésus dit au paralytique :

- Courage, fils, tes péchés te sont remis (...)

Lève-toi, prend ta civière et rentre chez toi. » (Mc 2, 1-12)

Ce paralytique avait perdu la mobilité, l'énergie et l'espérance. Lorsqu'on le descendait à quatre à partir du toit, Jésus le regardait d'en bas. Il était là, l'attendant, comme la terre attend la semence pour l'accueillir, pour la transformer, pour la faire germer et fructifier, comme palpite le sein d'une mère qui abrite la vie de son fils pour l'entourer de sa protection, le nourrir et le faire grandir. Il l'attendait pour l'appeler « fils » et pour lui offrir sa véritable identité. Et lors de la rencontre, l'existence ankylosée et immobile du paralytique s'enfonça dans cette terre, s'immergea dans cette tendresse qui l'engendrait et sut que celui qui l'appelait « fils » lui offrait avec cela un abri et un foyer.

Nous sommes **continuateurs** et **disciples** du **Générateur** de vie, du Communicateur de paroles d'encouragement, du Médecin qui rend dignité, force et énergie, du Remetteur de péchés, du Nouvel Adam qui

⁵⁰ Sermons 1742-1743.

nous appelle par notre véritable nom : « fils ».

Comme lui, nous sommes conviés à laisser derrière nous nos civières et, avec une audace créative, à pénétrer dans cette miséricorde à lui, qui transforme tout.

« Sans me faire illusion sur l'avenir, je suis content du présent : je ramasse autour de moi, comme on ramasse des débris dans un naufrage ou après ; je ramasse, dis-je, quelques jeunes gens jetés presque sans vie sur le rivage par la tempête. »⁵¹

« Nous ne sommes pas seulement envoyés pour les enfants vertueux et faciles à conduire, mais plus encore pour ceux qui ont besoin d'être corrigés... Les plus pauvres et les plus malheureux doivent avoir nos préférences. »⁵²

⁵¹ À Mlle de Lucinière, le 3 septembre 1838.

⁵² Notes de Mgr. Maupied, manuscrit, AFIC p.308

Un témoignage parmi les millions de personnes "attaquées sur le chemin, volées et laissées à moitié mortes", qui crient en espérant dans le Miséricordieux.

Zanab, son mari, ses trois enfants et ses parents (le père, âgé et très malade, sur un fauteuil roulant) ont dû abandonner Alep du fait de la guerre. Musulmans pratiquants, ils travaillaient dans le commerce du coton. Mais leur maison a été détruite et il n'y a plus de retour en arrière possible. Retenus à Melilla, ils voyagent maintenant vers le nord de l'Europe. De nouveau un destin incertain.

Une guerre éclate. Tu fuis. Même si tu l'as planifié, si tu as fermé ta maison, vendu tes biens, préparé tes bagages, c'est une fuite. Tout est chemin. Continuer à avancer. Tu sais que tu ne pourras pas revenir. Chaque matin tu n'as qu'une idée : continuer à avancer. Je fais chaque nuit des rêves de retour en arrière. Et un jour tu te couches et tu ne rêves plus. Et un matin tu te lèves et tu ne peux plus continuer à avancer. Voilà la frontière.

À chaque frontière tu laisses quelque chose : d'abord seulement de l'argent : il faut payer pour un passage en sécurité. À d'autres frontières, tu laisses un papier, peut-être le passeport de ton fils ou ton certificat de mariage. Toi tu les appelles des papiers, mais ce ne sont pas que des papiers, ils te rappellent qui tu es. Mais viennent ensuite encore des frontières et tu commences à tout perdre : tu perds l'argent, les papiers ; tu perds aussi tes paroles, on te les vole. Tu ne peux plus expliquer ce qui t'arrive. Tu perds le cœur, tu perds les forces.

Sur le chemin tu perds tes grandes filles. Aux frontières tu perds tes enfants les plus petits. J'ai perdu mes trois fils à Melilla. Deux mois. Deux mois. C'est une fuite. Tu fuis hors de ta maison parce qu'il y a une guerre. Tu continues à avancer. Tu continues parce que tu fuis. Tu fuis la guerre pour arriver en Europe. Et tu arrives en Europe. En Europe aussi il y a une guerre : une guerre contre les réfugiés. Et tu ne rêves plus jamais. Tu ne peux plus continuer à avancer.

5- APPELES A ETRE INSTRUMENTS DE LA MISERICORDE

Dans la spiritualité mennaisienne, celle de l'Envoyé est une clé évidente : reconnaître notre mission en référence à un Autre qui, comme dans le cas de Jésus, nous envoie en son nom, laissant transparaître sa présence à travers nos œuvres. Le principe de notre activité sera, comme pour Jésus, la miséricorde.

Jésus, dans ses paraboles les plus émouvantes, pousse à proclamer un nouveau principe d'action. La société juive partait d'une exigence formulée dans le Lévitique : "Soyez saints, parce que moi, Yahvé, je suis saint" (Lv 19, 2). Le peuple de Dieu doit imiter la sainteté du Dieu du temple : un Dieu qui élit son peuple et repousse les païens, bénit les justes et maudit les pécheurs, accueille les purs et retranche les impurs. L'idéal est d'être saint comme Dieu est saint.

Paradoxalement, cette imitation de la sainteté de Dieu, entendue comme séparation du "non-saint" ou impur, généra une société discriminante qui excluait les nations païennes et impures. Mais, en outre, à l'intérieur du peuple élu, les prêtres jouissaient d'un rang de pureté supérieur au reste du peuple, car ils étaient au service du temple où habitait le Saint d'Israël. Les hommes étaient à un niveau de pureté supérieur à celui des femmes, toujours suspectées d'impureté du fait de leurs menstruations et de leurs accouchements. Ceux qui bénéficiaient d'une bonne santé étaient plus près de Dieu que les lépreux, les aveugles ou les estropiés, exclus de l'accès au temple.

Cette recherche de sainteté créait des barrières et des discriminations : elle ne favorisait pas un accueil mutuel, ni une fraternité, ni une communion.

Jésus comprend immédiatement que cette vision religieuse ne répond pas à son expérience d'un Dieu compatissant et accueillant. Il

introduit un nouveau principe qui change tout : *“Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux”*. C’est la compassion et non la sainteté qui doit inspirer la conduite des fils et des filles de Dieu.

Jésus ne nie pas la sainteté de Dieu, mais ce qui caractérise cette sainteté n’est pas la séparation de l’impur. Dieu est grand et saint, non parce qu’il repousse et exclut les païens, les pécheurs et les impurs, mais parce qu’il aime tous les hommes sans exclure personne de sa compassion. Cette compassion est l’unique manière de regarder la vie, de sentir avec les personnes et de réagir à leur souffrance. Voilà qui nous approche du Père de la miséricorde.

a) Avec la Parole comme guide

« Mais le légiste, voulant montrer sa justice, dit à Jésus : *« Et qui est mon prochain ? »* »

Jésus reprit :

« Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, il tomba sur des bandits qui, l’ayant dépouillé et roué de coups, s’en allèrent, le laissant à moitié mort. Il se trouva qu’un prêtre descendait par ce chemin ; il vit l’homme et passa à bonne distance. Un lévite de même arriva en ce lieu ; il vit l’homme et passa à bonne distance. Mais un Samaritain qui était en voyage arriva près de l’homme : il le vit et fut pris de pitié. Il s’approcha, banda ses plaies en y versant de l’huile et du vin, le chargea sur sa propre monture, le conduisit à une auberge et prit soin de lui. Le lendemain, tirant deux pièces d’argent, il les donna à l’aubergiste et lui dit : *“Prends soin de lui, et si tu dépenses quelque chose de plus, c’est moi qui te le rembourserai quand je repasserai.”* *Lequel des trois, à ton avis, s’est montré le prochain de l’homme qui était tombé sur les bandits ? »*

Le légiste répondit : *« C’est celui qui a fait preuve de bonté envers lui. »*

Jésus lui dit : *« Va et, toi aussi, fais de même. »* (Lc 10, 29-37)

La miséricorde découle de trois mouvements simultanés : celui des yeux, celui des entrailles (le *raham* biblique) et celui des mains, de la tête et des jambes.

● Comme nous l’avons dit auparavant, « le miséricordieux est capable de voir avec plus de profondeur. Dans un premier temps, la miséricorde

consiste en un regard qui reconstruit, à l'intérieur de la personne miséricordieuse, l'image morale et spirituelle de celui ou celle qui suscite en elle de la miséricorde ». Le miséricordieux est capable de voir qu'il existe une solidarité humaine plus profonde et plus vraie que n'importe quel délit. Il croit qu'aucun fratricide ne peut annuler la fraternité. Après Caïn, il voit de nouveau Adam. La pureté apparaît dans l'impureté, la beauté dans la laideur, la lumière dans l'obscurité.

- Les tripes, les entrailles, s'émeuvent. La miséricorde implique tout le corps, c'est une expérience totale, semblable à la mise au jour d'un nouveau-né. Si la miséricorde n'existait pas, l'expérience de l'accouchement serait totalement inaccessible pour nous, les hommes. Pourtant nous pouvons avoir l'intuition de ce mystère lorsque nous redonnons la vie moyennant la miséricorde. La miséricorde s'éprouve, est laborieuse. C'est une expérience incarnée, corporelle. De ce fait, ceux qui connaissent la miséricorde connaissent aussi l'indignation. Nous ne pouvons pas être miséricordieux sans souffrir viscéralement de l'injustice et du mal qui nous entourent. Avec les mêmes entrailles qui sont remuées par l'indignation et la rage pour les enfants asphyxiés dans un camion ou étouffés dans un bras de mer, et demain pour la trahison d'un ami ayant besoin de pardon. La miséricorde est un mélange de don et de vertu. La capacité de voir la partie vive du cœur d'autrui, qui continue d'être immaculée même après le crime le plus atroce (une partie vive qui existe réellement, et qui demeure vivante jusqu'à la dernière seconde de notre existence, puisque, si elle n'existait pas, nous ne serions que des démons), cette partie n'est pas le fruit de notre effort. Elle est pure gratuité. C'est un don de la vie, de notre famille et de l'éducation reçue durant l'enfance et la jeunesse.

- Cependant la miséricorde requiert aussi effort et vertu, lorsque, après avoir vu l'âme et écouté les entrailles, nous décidons librement qu'est venu le temps de l'action, le temps de mouvoir les jambes, les mains, la tête. De plus, la vertu et l'effort, qui viennent toujours après le don d'un "cœur de chair" et d'un "regard de résurrection", sont nécessaires pour maintenir et renforcer au long de la vie ce regard qui tend à s'embuer au fil des ans.⁵³

⁵³ Luigino Bruni. *Misericordia, Cemento di civiltà [La miséricorde, ciment de la cité]*, Avvenire, 06/09/2015.

b) Parole du Pape François

« Ne tombons pas dans l'indifférence qui humilie, dans la routine qui anesthésie le courage et empêche de découvrir la nouveauté, dans le cynisme qui détruit. Ouvrons nos yeux pour regarder les misères du monde, les blessures de tant de frères et de sœurs privés de la dignité, et sentons-nous provoqués à écouter leur cri à l'aide. Que nos mains serrent leur mains, et entourons-les pour qu'ils sentent la chaleur de notre présence, de notre amitié et de la fraternité. Que leur cri devienne le nôtre et ensemble nous pourrons briser la barrière de l'indifférence qui continue de régner pour cacher l'hypocrisie et l'égoïsme » (Misericordiae Vultus n° 15).

Il est surprenant dans le texte d'évangile de voir le parallélisme parfait existant dans l'action des trois personnages... Le prêtre « vit... et passa au large ». Le lévite « vit... et passa au large ». Le samaritain « vit, ses entrailles s'émurent »... et entre en jeu l'action. Les yeux voient la même chose, mais c'est le cœur qui permet de percevoir la nouveauté des événements et des personnes. En plus de l'indifférence, c'est l'excessive familiarité avec la douleur qui nous anesthésie, les bruits parasites qui nous rendent sourds et ne nous laissent pas entendre les cris déchirants qui nous parviennent.

c) Parole de Jean-Marie

Les traditions concernant Jésus ont conservé le souvenir de son regard compatissant sur les malades, les lépreux, les déséquilibrés, et, surtout, son regard ému sur les foules. “En débarquant, il vit une grande foule, il fut ému de *compassion* à leur égard et guérit les malades (Mt 14, 14) ; “Et en voyant la foule, il fut ému de compassion envers elle, parce qu'ils étaient accablés et abattus comme des brebis sans pasteur” (Mt, 9, 36). En entrant dans Naïm il croisa ceux qui portaient en terre le fils unique d'une veuve : « En la voyant, le Seigneur fut ému et lui dit : ‘Ne pleure pas’ ».

J.B. Metz rappelle que, face à la “mystique des yeux fermés, surtout occupée à l'attention intérieure, celui qui s'inspire de Jésus est appelé à cultiver une “mystique des yeux ouverts” et une spiritualité de responsabilité absolue envers ceux qui souffrent.

La spiritualité de Jésus rend ses disciples attentifs à la souffrance des personnes. Regarder le visage de celui qui souffre nous libère d'idéologies qui bloquent notre compassion ou de cadres normatifs qui tranquilisent notre conscience. Ce regard nous arrache à l'indifférence, nous rappelant notre propre condition de vulnérabilité. Il éveille en nous la solidarité fraternelle. Dans presque tous les itinéraires spirituels on privilégie l'importance de la conscience, l'attention à l'ici et maintenant, le silence intérieur... et avec raison. Toutefois le chemin le plus efficace pour être en harmonie avec la spiritualité de Jésus c'est d'apprendre à regarder le visage de l'autre avec compassion.

□ **Regarder avec les yeux du cœur**

Jean-Marie a suivi un chemin où la réalité se présentait aux yeux de tous. Des rapports soigneux présentaient un panorama désolé de l'enfance de l'époque. Il y eut des fonctionnaires, des politiques, des penseurs et des ministres qui connaissaient aussi la situation. Mais lui, depuis son enfance, eut les yeux ouverts pour voir plus loin que les choses, pour découvrir leur sens.

Parler de Jean-Marie de La Mennais c'est parler d'un homme aux vues aussi larges que profondes. Capable de voir plus de choses, et surtout, de mieux les voir, de percer la réalité pour y découvrir son sens le plus profond.

Là où d'autres ne voient que des jeunes anonymes, des événements opaques, des manques..., lui découvrait des visages pleins de vie et des cœurs palpitants à la recherche d'une réponse solidaire. Ainsi s'avança-t-il dans la vie, les yeux toujours grands ouverts sur le monde, le scrutant sous tous les angles, traquant la présence surprenante de Dieu qui appelle et fait signe, qui invite et engage joyeusement.⁵⁴

Ce regard compatissant provoqua en lui le besoin de demander à Dieu des ouvriers sur qui compter, nécessaires, justes, véritables, pour répondre au cri silencieux des gens.

⁵⁴ Josu Olabarrieta, *Guetteur d'avenir*, p. 13.

« À la vue de cette immense moisson dont parle votre évangile, je vous demande des ouvriers pour la recueillir; rogate dominum messis ut mittat operarios in messem suam (priez donc le maître de la moisson d'envoyer des ouvriers dans sa moisson) ; mais, Seigneur, je vous demande en même temps de choisir entre mille ceux que vous chargerez de travailler à cette œuvre, qui est la vôtre. »⁵⁵

Sa vision le porte à des réflexions chargées d'une passion enflammée et d'expressions ciselées de tendresse. Elle le remplit d'enthousiasme pour « sortir », lui et ses disciples, vers les plus nécessiteux du point de vue du service de l'éducation.

« À la vue de cette multitude d'enfants qui nous appellent à leur secours, qui nous prient et nous adjurent d'avoir pitié de leur sort, de les arracher à la mort, et à la mort éternelle dont ils sont menacés, aucun intérêt humain ne nous retiendra ; nous nous élancerons vers eux, nous les prendrons entre nos bras, et nous leur dirons : Chers enfants que Jésus, notre Sauveur, a tant aimés, qu'il a daigné embrasser et bénir, venez à nous, restez avec nous ; nous serons les anges gardiens de votre innocence ; nous serons vos défenseurs et vos pères ; nous nous dévouerons pour vous ; aucun sacrifice ne nous paraîtra trop grand pour vous sauver! »⁵⁶

Le service ministériel des Frères n'a pas de sens sans ce regard compatissant travaillé chaque jour dans la Lecture de la Parole (d'où les exhortations de Jean-Marie, où se mêlent citations ou références bibliques) et dans la Lecture de la vie pour voir les personnes et les événements avec les yeux miséricordieux de Jésus lui-même.

« Mais quand je jette mes regards sur ces élèves rassemblés par la Providence, quand je considère l'immensité des besoins de ce vaste diocèse, et que je les compare à ses ressources, mon cœur s'émeut et se brise, et je suis tenté de dire à J.-C. comme ses apôtres, dans une circonstance semblable : quid hæc inter tantos? (si peu pour tant de gens) »⁵⁷

⁵⁵ Ouverture de la retraite des frères, S VIII 2272-73

⁵⁶ Sermons VII p. 2271

⁵⁷ Sermons 792.

La première tâche : voir avec le cœur. Regarder ou rester exposés (comme les anciennes pellicules photographiques que l'«exposition» ouvrait à la possibilité de se laisser impressionner et de rester marquées pour toujours par les images externes).

□ Sentir, émouvoir nos entrailles

Le disciple de la Miséricorde n'est crédible que par la miséricorde et la tendresse et non pas par la prétendue force des arguments ou par l'importance des œuvres. Finalement on se rend crédible par la miséricorde et la tendresse. Le reste demeure en suspens. Pour cela même, il faudra récupérer la chaleur non seulement de la doctrine, mais celle des comportements, des regards, des actions concrètes. Si cette chaleur se fait rare, si le «gel» persiste, la communauté chrétienne se rendra-t-elle crédible dans cette société ?

Lorsque Jean-Marie a pensé aux racines profondes de la mission des Frères, il l'a pensée ancrée dans la miséricorde, car « *(Dieu vous a) choisis, marqués, nommés pour étendre son règne, pour être les instruments de ses miséricordes* »⁵⁸. Et c'est pourquoi cette mission ne pourra pas s'effectuer d'une manière engagée en même temps que joyeuse, s'ils ne sentent pas leurs entrailles bouleversées, sans un mouvement de tendre empathie envers les personnes vers lesquelles ils sont envoyés.

*« Ne sentez-vous pas, M.T.C.F., s'agiter en vous le zèle apostolique ? La tendresse si expansive de Saint Paul pour Onésime, n'émeut-elle pas vos cœurs ? Et n'entendez-vous pas retentir à vos oreilles les touchantes supplications que le grand apôtre adresse à Philémon, en faveur de ce cher fils qu'il avait enfanté dans ses chaînes ? Déjà ces 300 000 esclaves ne vous sont-ils pas chers comme vos propres entrailles (Phm 1, 12), comme des enfants, comme des frères ? »*⁵⁹

On pourra rechercher la justice et la poursuivre d'une manière engagée, mais si nous ne nous laissons pas affecter par l'autre, toucher, nous mettre à sa place, cette action est sèche, insipide.

⁵⁸ Sermons 2229.

⁵⁹ Sermons 2577 bis.

« (Auparavant) on ne connaissait point cet affreux égoïsme qui rend l'homme étranger à l'homme, qui dessèche toutes les sources de la sensibilité, et qui arrache au misérable jusqu'à la consolation d'être plaint ! Alors... chacun s'empressait de prendre part à toute espèce de bonnes œuvres ; on y consacrait son temps ; on y donnait ses soins ; on y était tout entier. Ah ! nous pouvons et même nous devons le dire, nulle part on ne trouvait un amour de bien public plus ardent et plus éclairé : dans aucune autre ville on ne voyait une charité plus intelligente et plus active. Mais à ce mot de charité, mes entrailles s'émeuvent »⁶⁰

Sentir l'émotion de nos propres entrailles et demander avec force, exiger, des entrailles dans les relations, les gestes, les actions : entrailles à l'école et pas seulement excellence académique, entrailles dans les banques et pas seulement comptabilité, entrailles aux frontières pour les passer sans crainte, entrailles pour une humanité toujours plus froide, exiger que les entrailles de la terre ne soient pas désertées, ouvrir les portes et les cœurs à l'espérance d'un autre monde possible. Selon le mot vigoureux de Jean-Marie, il y va de la Vie.

« Mes frères, est-ce que vous n'aurez pas pitié des pauvres ? Est-ce que leurs cris déchirants n'émeuvent pas vos entrailles ? Songez, songez que leur sort est entre vos mains et qu'au moment où je vous parle, ils attendent avec une douloureuse inquiétude, l'effet que produira sur vous la parole de Dieu ; prononcez donc : voulez-vous qu'ils meurent ? Voulez-vous qu'ils vivent ? Nous voulons qu'ils vivent ! »⁶¹

Toute la spiritualité de la miséricorde se trouve bloquée lorsque quelqu'un s'enferme en lui-même comme en un milieu de vie unique. La miséricorde demande de se sortir, de s'ouvrir pour partager des expériences communes. Et tout cela, non pas à partir d'une prétendue supériorité morale, mais à partir de la fraternité humaine la plus élémentaire.

⁶⁰ Sermons 1074.

⁶¹ Sermons 1080.

« Revêtons-nous donc, mes frères, d'entrailles de miséricorde, et pour nous exciter à imiter les vertus de saint Vincent de Paul, tâchons comme lui de bien comprendre ce que sont les pauvres aux yeux de la foi »⁶²

❑ Remuer les mains, les pieds... au rythme du cœur.

Le chemin de la miséricorde est un chemin de réalisation. On peut être content en servant. Ce n'est pas seulement l'autre qui en tire bénéfice. Ce qu'il y a de plus mien, ma raison de vivre dans le monde, le sens de mon itinéraire, en sort également bénéficiaire. Il faut même penser que de l'engagement qui résulte de la miséricorde découlent des "bénéfices". Si nous ne les touchons pas du doigt, c'est qu'il nous reste encore du chemin à faire.

Des paroles de Jean-Marie sont regroupées ici en un bref inventaire de mille situations où mettre en œuvre nos ressources, nos mains, nos pieds, notre parole, notre temps... Tout un réseau de lieux où sortir avec une ouverture compatissante.

La faim, le besoin de pain au sens propre.

« C'est une vérité de foi que Jésus-Christ a faim et soif. Et c'est une vérité d'expérience que les chrétiens le laissent mourir de faim, qu'ils ne daignent pas lui donner un verre d'eau froide. Ils seront dans l'éternité qu'ils ne le comprendront point encore. Jésus le leur dira et dans leur étonnement, ils lui demanderont: Domine, quando te vidimus esurientem? (Quand t'avons-nous vu affamé ?) Mon Dieu, cela fait frémir. »⁶³

Les pauvres, qui ont bénéficié de la préférence expresse de Jean-Marie.

« Quand même nous aurions perdu notre procès, nous n'aurions pas renvoyé les pauvres : ils sont sacrés pour nous! »⁶⁴

L'attention aux malades précis de notre communauté qu'il faut mettre au rang des réalités sacrées.

⁶² À M. Hay, le 7 juillet 1807.

⁶³ Mémorial 86.

⁶⁴ À travers la correspondance VI 157.

« ... *mais les malades sont res sacra.* »⁶⁵

La mission éducative vécue comme un ministère de guérison, à la manière de Jésus dans sa vie itinérante en Galilée

« *Une école est un hôpital : tous les enfants sont infirmes, mais, plus ils exercent votre patience et votre charité, plus vous avez de mérites, et plus votre récompense sera riche dans le ciel. C'est pourquoi ne vous découragez pas : mais, au contraire redoublez de zèle en esprit de foi.* »⁶⁶

Ceux qui sont privés d'emploi, donc de ressources, et de sens de l'existence.

« *Le travail mes frères, voilà la plus belle de toutes les aumônes ! Le travail ! c'est le secret de la Providence, je veux dire que c'est le moyen que la Providence elle-même emploie pour multiplier les ressources. Que peut-on donc faire de mieux que d'offrir à ceux qui manquent de pain, les moyens d'en gagner et de s'occuper utilement ?* »⁶⁷

Les nouvelles pauvretés, les nouveaux horizons dans notre travail d'éducation, les voies nouvelles à explorer.

« *Vos instructions aux adultes ; vos visites dans deux habitations voisines de la Basse-Terre et dans les prisons ne peuvent que produire un très grand bien : continuez donc avec zèle un si grand bien : je me joins à vous pour prier le bon Dieu de bénir vos travaux.* »⁶⁸

L'absence de considération des distances dans l'exercice de la miséricorde, envers ceux qui sont proches et ceux qui sont au loin, les inconnus et pourtant très présents, demeurant dans le cœur.

« *Je désire savoir ce qu'est devenu le prisonnier qui vous a écrit une lettre si touchante dont vous m'avez donné copie dans le mois de Janvier. – S'il est encore en prison, et qu'il ait continué à se bien conduire, je tâcherais de lui être utile.* »⁶⁹

⁶⁵ À Ruault, le 27 novembre 1835.

⁶⁶ Au f. Henri-Marie Martial, le 2 novembre 1851.

⁶⁷ Sermons 1074.

⁶⁸ Au f. Hyacinthe Le Fichou, le 8 avril 1845.

⁶⁹ Au f. Hyacinthe Le Fichou, le 27 septembre 1847.

Voici le témoignage d'une enseignante d'une de nos écoles. Attentive, plus encore, passionnée, dans son désir de vivre les valeurs fondamentales d'une école qui se veut mennaisienne. Au centre, la miséricorde. Mieux vaut lui laisser la parole, authentique et profonde, qui parle des engagements quotidiens, de liberté dans les paroles et dans les gestes.

« La miséricorde du Seigneur, chaque jour je la chanterai ». Je crois encore entendre ma mère chanter cette mélodie. Comme j'aimais l'entendre ! A cette époque je ne comprenais pas la signification de ces paroles. Maintenant, les années passant, l'expérience, et la petite ou grande sagesse du chemin parcouru, m'ont appris quelque chose de ces belles et je me surprends plus d'une fois à les chanter.

Le pape François et sa proclamation de l'année sainte, ont élevé la Miséricorde au « top niveau » des valeurs actuelles. Seul un homme comme lui pouvait faire s'interroger sur le sens de ce mot, tant d'hommes et de femmes, croyants et non croyants. Nous souhaitons que cela ne soit pas une mode passagère, mais une option vitale pour nous-mêmes et pour les autres, en ce contexte social de plus en plus complexe où nous nous mouvons tous.

Quand je parle à mes élèves des trois grandes religions monothéistes, je leur rappelle que la MISÉRICORDE est le premier attribut du Dieu unique et qu'à cause de cela nous sommes en syntonie spirituelle avec nos frères juifs et musulmans. Il me paraît important de leur permettre de se rendre compte de ce qui nous unit plutôt que de ce qui nous sépare.

Nous avons l'habitude d'expliquer ce que ce mot signifie ; mais je pense que la meilleure explication se fait à travers mes propres actions envers eux.

J'aime entendre les paroles du Pape quand il dit que la maternité de l'Église se rend visible à travers nos propres actes de miséricorde. Je dirai que c'est la maternité de Dieu qui nous pousse à l'enfanter par nos paroles, nos actes, la manière d'entrer en relation, etc.

C'est pour cela que j'essaie d'être attentive à ma manière d'entrer en classe, de les saluer et de commencer la journée. Je me préoccupe de celui qui est plus faible, j'essaie de ne pas les traiter tous de la même manière, dans le sens où je tiens compte des besoins, des compétences et des formes d'apprentissage qui ne sont pas les mêmes chez les uns et chez les autres. Je m'oblige à être juste et fraternelle

dans mes corrections, à « les défendre » lorsque je crois que la rigidité de certains éducateurs, ou celle de certaines manières de faire ou du système éducatif lui-même, leur retirent des opportunités de grandir ou même entravent leurs projets de vie.

Je me souviens en particulier du conseil d'un professeur expérimenté dans le domaine du tutorat. C'était pendant une réunion d'évaluation. Je défendais le cas d'un élève en faisant appel aux sentiments humains de l'équipe enseignante. Je ne faisais pas cela pour donner à l'élève ce qu'il n'avait pas mérité, mais pour arriver à une décision équilibrée par rapport à ses camarades. Ce professeur me dit qu'il me trouvait trop passionnée au moment de défendre cet élève, et que je ne devrais pas oublier que les élèves et leurs familles quitteront l'école, mais que mes collègues, eux, resteront et que c'est avec eux que je devrais être en bons termes.

J'ai remercié pour ce conseil, mais je ne le partage absolument pas.

J'essaierai toujours d'être du côté des plus faibles. Ce n'est pas du copinage, mais depuis longtemps il y a une voix intérieure qui me pousse continuellement à chercher ce qui est le mieux dans chaque situation et dans chaque personne.

Ce n'est pas reposant, mais, je me sens vraiment de plus en plus remplie de cette parole qui revient sans cesse dans ma vie, face à mon fils, mon mari, mes parents, mes élèves, et face à moi-même :
« Miséricordieux comme le Père. »

CODA

Le cahier commençait ainsi :

“Sois miséricordieux
pour que toi-même obtiennes miséricorde”.

Ainsi, également, prétend-il conclure. Mais entre la formulation de Jean-Marie : « Sois miséricordieux pour que toi-même obtiennes miséricorde” et celle du pape François dans *Misericordiae vultus* « nous sommes appelés à vivre de miséricorde, parce qu’on nous a d’abord fait miséricorde », apparaît une différence substantielle.

Jean-Marie, selon une lecture pressée, paraîtrait suggérer que nous vivions en faisant miséricorde parce que ce serait un moyen pour obtenir miséricorde, une miséricorde vue comme fin. Cela pourrait s’interpréter comme une miséricorde intéressée. Le pape François, en revanche, nous dit que la vie est compatissante parce qu’elle naît de la source inépuisable du Dieu Miséricorde.

C’est aussi la béatitude de Jésus : « Heureux les miséricordieux, ils obtiendront miséricorde ».

À force d’être nuancée, approfondie, expliquée, la vie peut nous échapper, et l’important, le décisif, c’est de se laisser traverser par le mystère de la Miséricorde. Dans le premier cahier de *La Mennais Études* n° 1 (page 5) on lit : « Précisément, l’une des grandes difficultés que nous avons dans la vie a été exprimée par un auteur comme "épistémologie du chasseur". Elle désigne le fait de sortir avec le fusil de la connaissance, de la raison, avec l’intention d’atteindre l’objet, de l’appréhender. Or, l’expérience de Dieu exige l’attitude inverse : Il faut se laisser féconder et surprendre. Il s’agit de se laisser saisir et connaître. Cette expérience, nous la laissons se réaliser en nous-mêmes.»

Avec la Miséricorde de Dieu nous ferons de même.

Nous laisser envelopper par la Miséricorde

Grâce à la tendre miséricorde de notre Dieu,
quand nous visite chaque jour l'astre d'en-haut,
pour illuminer ceux qui habitent les ténèbres et l'ombre de la mort,
pour conduire nos pas aux chemins de la paix.

Dieu prononce mon nom chaque jour et m'indique ma tâche.
Un nom qui me rend responsable, une tâche qui m'humanise.
Vivre éveillé c'est reconnaître que j'ai été créé pour vivre ce jour
en apprenant à voir et à contempler;
à voir le réel et à contempler son cœur.

Sentir à chaque instant la miséricorde de Dieu,
qu'il me dispense par des mains, des gestes, des paroles et des
silences,
lui, à côté de moi, demandant un peu d'attention
pour pouvoir entendre, sentir, goûter les voix et les signes qui me
parviennent
et se font demandes d'attention et de miséricorde,
la miséricorde même que, Lui, m'offre au matin.
Tâche risquée, difficile et pénible parfois,
celle de vivre décentré de moi,
exposant aux intempéries mon cœur, mon temps et mon vide,
au souffle d'autrui, des pauvres, des petits.

Mais il n'y a rien de plus comblant, de plus savoureux,
car en tout se rend présente
la plénitude que prépare ta Miséricorde :
tu me fais croître chaque instant en amour
qui sera, qui est sur le point d'être, un AMOUR plus grand,
plus étendu, plus définitif et plus inexplicable.

La Miséricorde

matrice : en elle nous naissons chaque jour,

voie : par elle nous transitons tous les jours,

destinée: le but auquel nous sommes tous appelés.

Table des matières

Soyez miséricordieux	3
1- Partout et toujours la Miséricorde	9
a) Avec la Parole comme guide	9
b) Parole du Pape François	10
c) De Jean-Marie	11
<input type="checkbox"/> La réalité, toute la réalité, bénédiction du Dieu miséricordieux	11
<input type="checkbox"/> Une dangereuse division :	14
2. la Miséricorde qui couvre la faiblesse humaine	17
a) Avec la Parole comme guide	17
b) Parole du Pape François	18
c) De Jean-Marie	18
<input type="checkbox"/> La miséricorde qui embrasse notre vulnérabilité :	18
<input type="checkbox"/> Par la miséricorde, nous sommes forts dans la fragilité:	23
3. Le nom de Dieu est miséricorde	28
a) Avec la Parole comme guide	29
b) Parole du Pape François	32
c) De Jean-Marie	32
<input type="checkbox"/> Un christianisme maternel,	32
<input type="checkbox"/> Ayant profondément besoin de grâce :	33
<input type="checkbox"/> Mémoire et oubli:	34
4- Jésus-Christ est le visage de la miséricorde du Père	37
a) Avec la Parole comme guide	38
b) Parole du Pape François	39
c) Parole de Jean-Marie	39
<input type="checkbox"/> Entrer en contact	40
<input type="checkbox"/> Vivre attentifs	42
<input type="checkbox"/> Regarder au-delà des apparences	43
<input type="checkbox"/> Changer d'avis et céder	45
<input type="checkbox"/> Respecter les étapes	47
<input type="checkbox"/> Accueillir des vies perdues	48
5- Appelés à être instruments de la Miséricorde	51
a) Avec la Parole comme guide	52
b) Parole du Pape François	54
c) Parole de Jean-Marie	54
<input type="checkbox"/> Regarder avec les yeux du cœur	55
<input type="checkbox"/> Sentir, émouvoir nos entrailles	57
<input type="checkbox"/> Remuer les mains, les pieds... au rythme du cœur.	59
Coda	63

